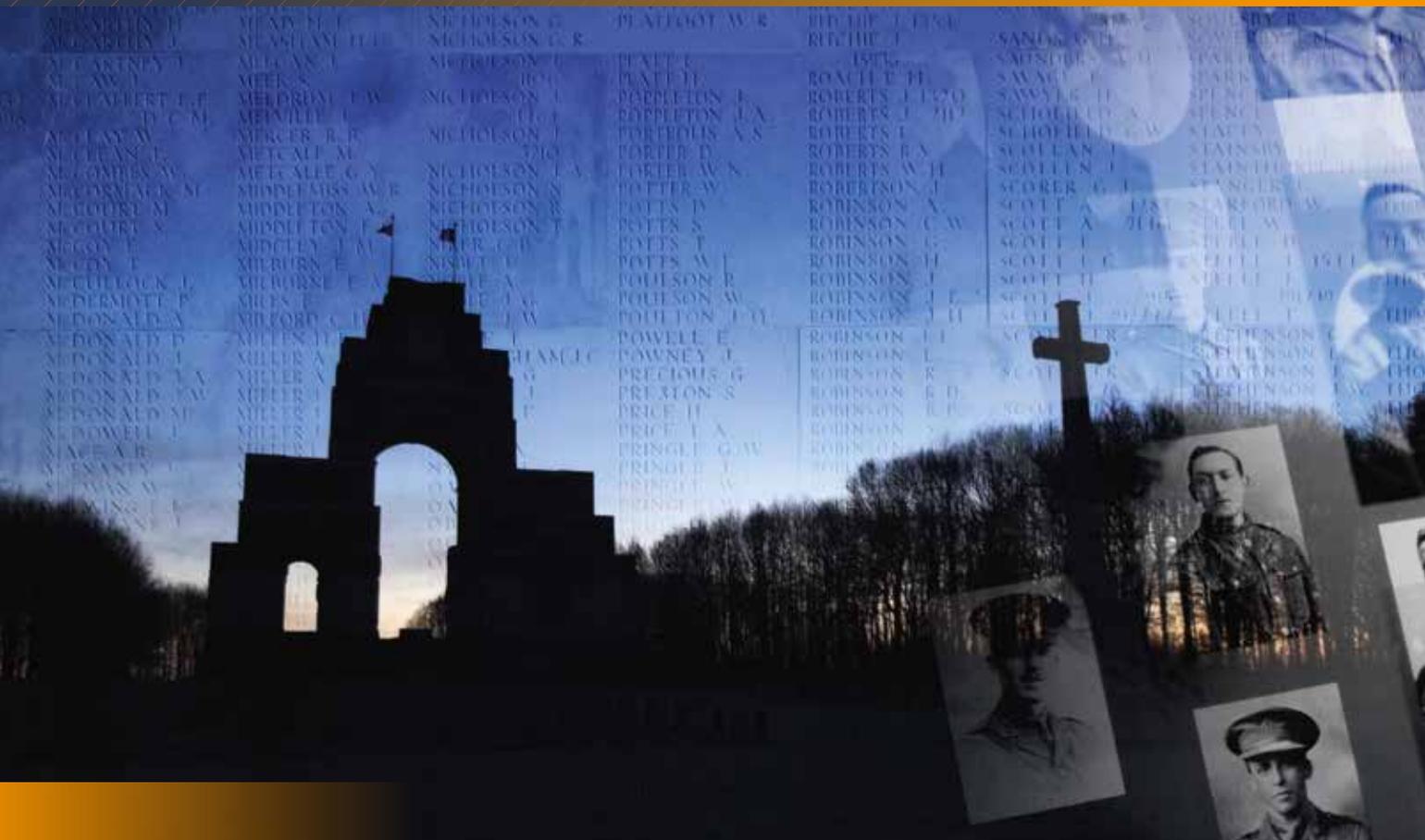


les cahiers
de l'Historial
TOME 5

→ **Thiepval**

les piliers de la mémoire



→ SERVICE ÉDUCATIF

→ **Thiepval**

les piliers de la mémoire



PRÉFACE par Hervé François,
directeur de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne

5

1^{ÈRE} PARTIE « L'HISTOIRE »

1. LA SOMME

1. La bataille de la Somme, une bataille oubliée	8
2. La bataille de la Somme, de sa planification au Jour J	12
3. Maurice Le Poitevin, le regard d'un artiste sur la bataille de la Somme	16
4. Du champ de bataille à l'Historial (Marie-Pascale Prévost-Bault, conservateur en chef des musées départementaux)	19
5. Ressources documentaires	21

2. THIEPVAL

1. Thiepval, une position stratégique	22
2. Thiepval, un village au cœur de la bataille	24
3. Thiepval dans la littérature combattante	27

2^{NDE} PARTIE « LA MÉMOIRE »

3. PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU SITE DE THIEPVAL

1. L'impératif besoin de se souvenir	36
2. Chronologie de la construction du site de Thiepval	36

4. LE MÉMORIAL DE THIEPVAL

1. Premier contact avec le monument	38
2. « Missing of the Somme »	40
3. Historique du Mémorial de Thiepval	41
4. Mémorial et architecture	44

5. LE CENTRE D'INTERPRÉTATION

1. Approche architecturale	47
2. Interview de Vincent Laude, responsable du Centre d'interprétation	49
3. Portraits de disparus	51

6. LE MUSÉE DE SITE

1. Historique du projet	53
2. Présentation générale du musée	55
3. La salle « L'offensive de l'été 1916 »	56
4. La salle « Aviation »	62
5. La salle « Les Français et les batailles de la Somme »	66

7. QUELQUES LIEUX DE MÉMOIRE AUTOUR DE THIEPVAL

Bibliographie	74
Remerciements	74



sommaire



Historial de la Grande Guerre : l'Histoire autrement, le musée autrement.

« L'Histoire autrement », telle est la marque de l'Historial de la Grande Guerre depuis sa création en 1992 par le **Conseil Départemental de la Somme**. Le néologisme Historial, association des mots Histoire et Mémorial, alors spécialement conçu, traduit les dimensions historiques et mémorielles que l'Historial conjugue avec ses deux musées à Péronne et à Thiepval.

Au fil du Centenaire de la Grande Guerre, de 2014 à 2019, l'Historial se renouvelle et ouvre de nouveaux espaces muséaux dans un esprit d'innovation et de créativité.

À Péronne, les expositions permanentes du musée sont rénovées, le propos enrichi, des nouveaux outils de médiation développés pour expliquer les thématiques et les collections présentées. Chaque année une grande exposition temporaire complète la visite.

A Thiepval, le musée de site ouvert en juin 2016 est consacré aux batailles de la Somme et à la dimension mémorielle. Il offre une expérience de visite singulière et sensible avec des installations originales, en particulier le panorama sur l'offensive du 1^{er} juillet 1916 réalisé par Joe Sacco.

Bataille(s) de la Somme, un potentiel à valoriser, une mémoire française à développer :

La Bataille de la Somme fut la plus meurtrière du front occidental ; elle fit plus de victimes que celle de Verdun. L'on estime que cette grande offensive déclenchée par les alliés franco-britanniques, de fin juin à fin novembre 1916, provoqua la perte (morts, disparus, blessés) de 1.200.000 soldats (contre 750.000 pertes à Verdun dont 305.000 morts). Côté allemand les pertes s'élevèrent à 437.000 dont 170.000 morts ; 430.000 côté français dont 200.000 morts ; 430.000 côté britannique dont 200.000 morts. Le 1^{er} juillet, premier jour de l'offensive, les Britanniques perdirent 60.000 hommes dont 20.000 morts. Cette date, la plus sanglante pour leur armée, est profondément ancrée dans leur mémoire.

Le Mémorial franco-britannique de Thiepval constitue un parcours obligé pour les touristes et « pèlerins mémoriels » qui parcourent les champs de batailles de la Somme. Inscrite dans la mémoire collective britannique, la Bataille de la Somme est bien moins connue des Français.

Un espace d'exposition permanente dédié aux Batailles de la Somme, en particulier à celle de 1916, manquait pour rappeler l'ampleur et le prix des combats, la dimension internationale des engagements sur ce territoire, l'impact humain, avec les Disparus (Missing, Vermist) de toutes nationalités dévorés dans la violence des combats et la construction mémorielle. L'Historial a répondu à cette carence avec ses nouveaux espaces d'exposition permanente ouverts au cœur des champs de bataille, pour le Centenaire de la Bataille de la Somme.

Le billet d'entrée couplé Péronne & Thiepval favorise la mobilité des publics entre les deux musées de l'Historial et valorise leur complémentarité (Histoire et Mémoire).

L'Application mobile consacrée aux « Ecrivains en guerre » développe un parcours historique et mémoriel sur les sites de la Grande Guerre, entre les deux musées de l'Historial, à Péronne (front français) et à Thiepval (front Britannique de la bataille de la Somme) tout en valorisant les territoires et paysages parcourus.

Hervé FRANÇOIS

Directeur de l'Historial, Musées à Péronne & Thiepval



1^{ÈRE} PARTIE

« L'histoire »

→ La Somme

La bataille de la Somme, une bataille oubliée

→ De juillet à novembre 1916, la Somme est le théâtre d'une gigantesque bataille. Un épisode tragique qui s'est effacé de la mémoire collective, notamment en France, devant la bataille de Verdun. Il suffit de feuilleter les manuels scolaires d'histoire, ou de revenir sur le traitement que les médias ont réservé en 2016 aux commémorations du centenaire de ces deux batailles, pour avoir confirmation que Verdun reste pour nous, Français, la bataille emblématique de la Grande Guerre.

→ Il faut bien comprendre en effet que chaque pays garde sa propre mémoire du conflit, basée généralement sur l'implication de ses troupes lors de telle ou telle bataille : Verdun en France, mais Villers-Bretonneux ou Pozières en Australie, Courcellette ou Le Hamel au Canada, Thiepval en Grande-Bretagne, Longueval en Afrique du Sud ou encore Beaumont-Hamel à Terre-Neuve montrent combien la Somme est présente dans l'histoire de ces nations. La Somme est d'ailleurs la parfaite illustration de la mondialisation du conflit puisque, par le biais des empires coloniaux, plus de vingt-cinq nationalités se croisent sur le champ de bataille !

1. 1916, un tournant dans la guerre

→ Verdun et la Somme marquent un tournant dans la conduite de la guerre. Des pilonnages d'artillerie inédits déversent des millions d'obus sur les champs de bataille : le matériel prend le pas sur les hommes.

→ La guerre s'industrialise comme en témoigne le célèbre écrivain allemand Ernst Jünger. Affecté sur la Somme en 1916, il constate que « *La bataille de la Somme devait marquer la fin de la première période de la guerre, la moins dure ; nous entrons désormais en quelque sorte dans une guerre nouvelle. Ce que nous avons connu jusqu'à présent, sans d'ailleurs le savoir, c'était la tentative de gagner la guerre par des batailles rangées d'ancien style et l'enlisement de cette tentative dans la guerre de positions. Maintenant, c'était la bataille de matériel qui nous attendait, avec son déploiement de moyens titaniques* ¹ ». Du côté français, la perception est la même. Louis Mairé note : « *Ce qu'on ne dit pas, c'est que nous en sommes venus à économiser les hommes, qu'on les remplace petit à petit par la mécanique, et qu'on substitue au coûteux assaut à la baïonnette une trombe brute de feu et d'explosifs. Quand s'arrêtera cet envoûtement de l'homme par la machine ?* ² ».



Pièce d'artillerie lourde



Tank britannique immobilisé sur le champ de bataille

La bataille de la Somme révèle une autre évolution : c'est près de Flers, en septembre 1916, que sont utilisés pour la première fois des chars d'assaut. L'avenir prouvera combien l'apparition de ces blindés sera déterminante dans la conduite de la guerre.

2. Verdun, mythe national

→ La prédominance de la bataille de Verdun dans notre mémoire nationale se fonde sur différents éléments.

→ Elle reste tout d'abord un affrontement exclusivement franco-allemand, ce qui n'est pas le cas sur la Somme où l'engagement britannique est le plus massif. C'est ainsi à Verdun que les poilus s'affirment de la manière la plus évidente comme les héroïques défenseurs du pays. En résistant, au prix d'énormes sacrifices, à l'assaut allemand et en s'accrochant avec acharnement au sol sacré de la Patrie – sol d'autant plus cher aux poilus que beaucoup d'entre eux sont issus du monde agricole – l'« enfer de Verdun » devient un véritable mythe national. Jamais peut-être les hommes n'ont-ils autant eu le sentiment de lutter pour protéger leurs familles de l'invasion allemande. Céder à Verdun, c'est exposer ses proches au joug allemand et rendre vains tous les efforts passés.

→ C'est donc une guerre défensive que les Français mènent à Verdun, une guerre où l'on n'a pas à assumer la responsabilité des pertes. A l'inverse, dans la Somme, les Franco-Britanniques, initiateurs de l'offensive, endosseraient davantage la responsabilité de l'hécatombe.

→ Enfin, la rotation des troupes organisée par le général Pétain sur le secteur de Verdun oblige la quasi-totalité des troupes à venir y combattre, laissant ainsi dans chaque famille un souvenir personnel, direct, et souvent funeste, de la bataille.

3. La Somme, une bataille secondaire ?

→ Les combattants ont bien connu l'« enfer » à Verdun ; les terribles pertes, s'élevant à plus de 700.000 hommes, l'attestent. Que dire alors de



Tranchée après les combats, Somme, 1916

la Somme où plus d'un million d'hommes est mis hors de combat, bien que la bataille soit deux fois moins longue ? Bien évidemment, le propos n'est pas d'opérer une quelconque clas-

sification mais l'étude des chiffres, froids révélateurs statistiques, montre combien la violence en œuvre sur les deux théâtres d'opération est pareillement effroyable.



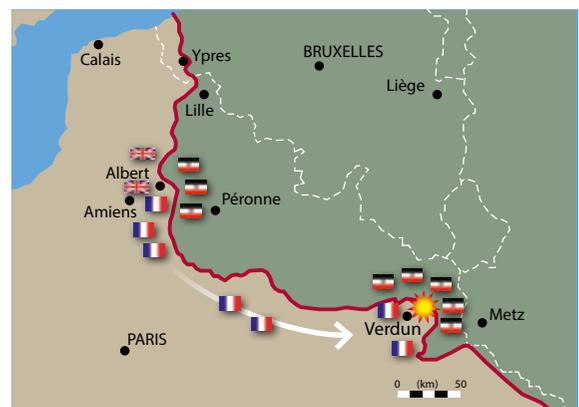
Cimetière provisoire à proximité du front

	DATES ET DURÉES DES BATAILLES	PERTES (MORTS, BLESSÉS ET DISPARUS)			
		TOTALES	QUOTIDIENNES		
VERDUN	du 21 février au 19 décembre 1916 (300 jours)	- 336.000 Allemands - 377.000 Français	713.000 hommes	- 1.100 Allemands - 1.250 Français	2.350 hommes
SOMME	du 1 ^{er} juillet au 18 novembre 1916 (140 jours)	- 437.000 Allemands - 419.000 Britanniques - 202.000 Français	1.058.000 hommes	- 3.100 Allemands - 3.000 Britanniques - 1.500 Français	7.600 hommes

Verdun et la Somme en quelques chiffres

→ A propos de la Somme, Winston Churchill dira : « *Le souvenir du bain de sang de la bataille de la Somme me glace jusqu'à la moelle des os.* » Quant à Adolf Hitler, alors simple soldat dans l'armée allemande, il avouera : « *C'était pour nous la première des effrayantes batailles de matériel, et l'impression était difficile à décrire - plutôt un enfer qu'une bataille.* »

→ Evoquer Verdun en occultant la Somme serait quoiqu'il en soit une erreur puisque, d'un point de vue chronologique, les deux batailles s'entrelacent ; durant toute la durée des combats sur la Somme, on se bat à Verdun. Cette simultanéité provoque une inévitable interaction stratégique entre les deux batailles. Alors que les alliés concentrent des troupes sur la Somme en vue de leur prochaine offensive, l'attaque allemande sur Verdun oblige les Français à envoyer certaines de leurs unités en renfort sur la Meuse.



Février 1916

→ Les Allemands font de même lorsque débute la bataille de la Somme ; la pression alliée les contraint, à leur tour, à prélever des unités et du matériel sur Verdun pour les transférer sur la Somme.



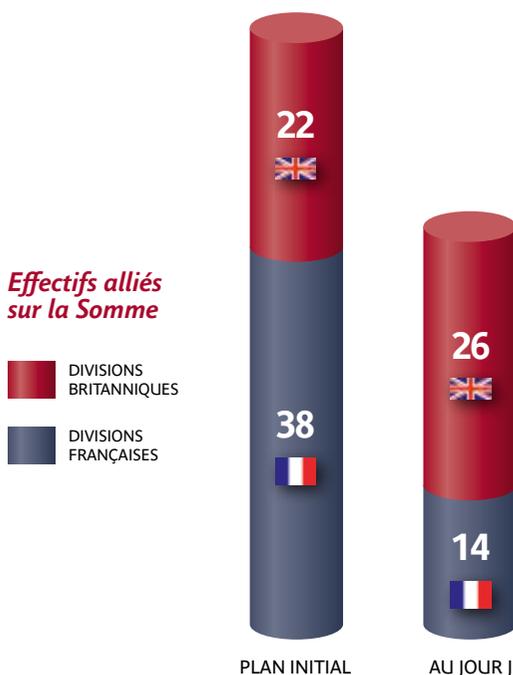
Juillet 1916

→ Ainsi, il est bien difficile de dire ce qu'il serait advenu à Verdun ou sur la Somme sans ce va-et-vient entre les deux secteurs.

4. Les objectifs alliés sur la Somme revus à la baisse

→ Initialement, le commandement franco-britannique projette d'attaquer dans la Somme et d'y réaliser une percée significative. 60 divisions seront à pied d'œuvre sur un front de plus de 60 km. L'offensive allemande sur Verdun vient bouleverser leur plan.

→ En envoyant des troupes de la Somme au secours de Verdun, les Français ne sont plus en mesure d'assurer le rôle initialement dévolu : seules 14 de leurs 38 divisions sont maintenues pour la future offensive. Cela implique un rôle et une participation accrues des armées britanniques.



→ Le front d'attaque est quant à lui réduit en conséquence et passe de 60 à 37 km (dont 12 seulement pour le front français).

5. Le bilan de la bataille

→ Loin de la percée espérée lors de sa planification, la bataille de la Somme ne débouche que sur de faibles gains de terrain. Après 140 jours de bataille, l'avancée maximale se chiffre à 11 kilomètres pour les alliés. Les opérations sont stoppées au mois de novembre, où en raison des conditions climatiques désastreuses, le terrain, transformé en un inextricable borbier, interdit tout mouvement aux troupes et tout ravitaillement des lignes. Le général Haig constate le 21 novembre 1916 : « *Le sol est détrempé par la pluie et troué partout d'innombrables trous d'obus. Entre les lignes et sur des milliers de mètres le sol est presque complètement impraticable. Les approvisionnements en nourritures et munitions sont impossibles.* »

→ Afin de justifier l'opération et les pertes subies, les propagandes française et britannique se doivent de présenter l'offensive comme une indéniable victoire. Un vétéran anglais déclarera : « *Nous avons perdu 500.000 hommes pour gagner 45 villages, 8 bois, 6 miles. Pour l'arithmétique militaire, ce fut une grande victoire.* »



Carte postale française

→ Côté français, cette « victoire » coûte au général Joffre son poste de commandement (il est en contrepartie promu maréchal) ; le général Nivelle, auréolé de ses succès sur Verdun, lui succède en décembre 1916.

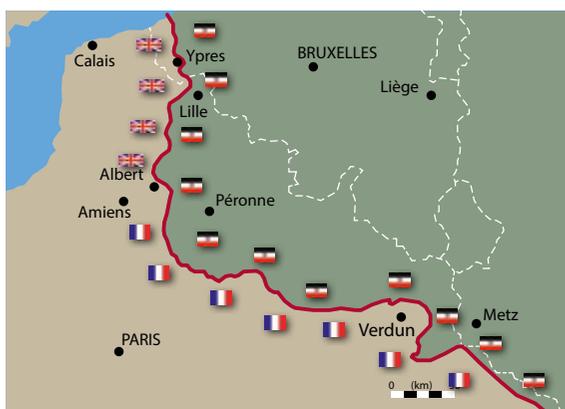
- 1 Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Editions Christian Bourgois, 1921.
- 2 Louis Mairet, *Carnet d'un combattant, 11 février 1915 - 16 avril 1917*, Editions Georges Crès & Cie, 1919.

La bataille de la Somme, de sa planification au jour J

→ Depuis que la guerre s'est enlisée dans les tranchées à la fin de l'année 1914, les états-majors n'ont eu de cesse de chercher à percer le front adverse afin de relancer la guerre de mouvement. En 1915, les armées françaises lancent ainsi de grandes offensives en Artois et en Champagne. Toutes deux se soldent par de cuisants échecs, tant sur un plan stratégique qu'humain. Malgré de terribles pertes, les assaillants ne parviennent pas à rompre le front adverse. Bien que la défensive affiche un avantage manifeste sur l'offensive, de nouvelles opérations de grande envergure sont planifiées pour l'année 1916.

1. La planification

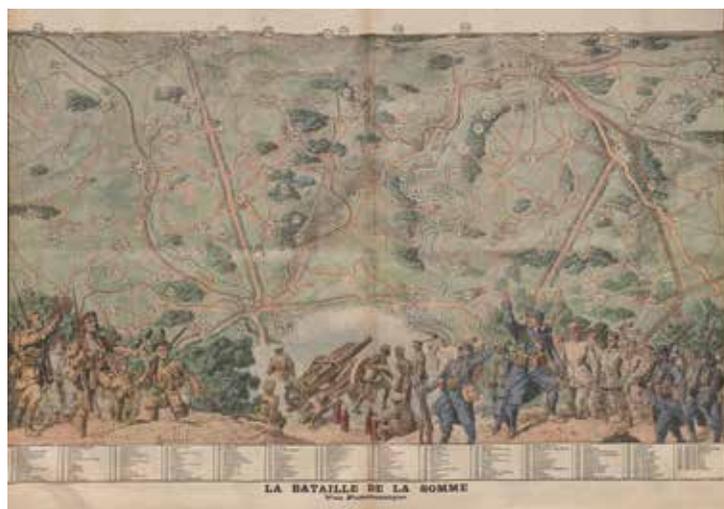
→ En décembre 1915, Français et Britanniques se concertent lors de la conférence interalliée de Chantilly, dans l'Oise, et définissent la stratégie pour l'année à venir. Ils adoptent l'idée d'une offensive commune, accompagnée d'un harcèlement simultané de l'ennemi sur les différents théâtres d'opération (front italien, front de l'est...). Le général Joffre propose de porter l'effort principal sur la Somme, point de jonction des deux armées, dont les vastes espaces peu vallonnés semblent favorable.



Positions françaises et britanniques en 1916

→ En janvier 1916, Joffre suggère de déclencher l'offensive en avril. Son homologue britannique, le général Haig, se montre réticent : *«Je n'ai pas vraiment une armée, mais une collection de divisions inexpérimentées au combat¹»*. Il impose son point de vue et l'attaque est finalement repoussée à l'été. Le 24 février, le plan est arrêté

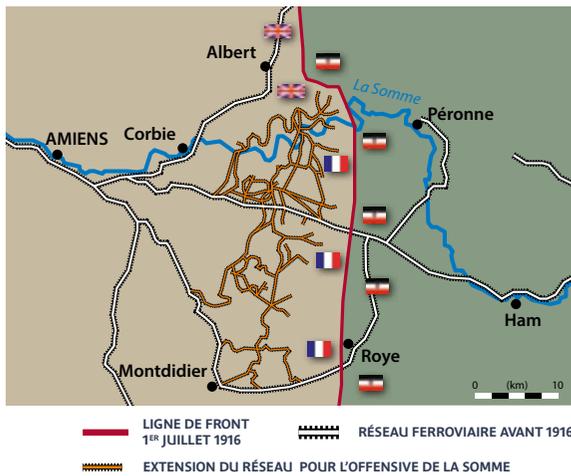
et prévoit d'attaquer sur un front de 70 km avec 60 divisions. Si l'offensive allemande sur Verdun contraindra les alliés à revoir leurs objectifs (voir page 10), Joffre précise dans une lettre adressée le 6 juin au général Haig : *«Dans notre offensive commune sur la Somme qui sera déclenchée après quatre mois de bataille à Verdun et après l'entrée en opérations de nos alliés russes, nous devons viser la mise hors de cause des armées allemandes sur le front occidental, ou du moins une partie importante de leurs forces²»*.



Le Petit Journal - Cartographie du front de la Somme où sont associées les troupes britanniques et françaises (Juillet 1916)

2. La préparation de l'offensive

→ Une grande offensive nécessite d'importants préparatifs. Les Alliés disposent d'environ six mois pour organiser leur attaque sur la Somme, période au cours de laquelle doivent être acheminés hommes, matériels et munitions sur le secteur sans oublier de construire les infrastructures routières et ferroviaires indispensables à ce convoi. Est notamment créé à partir du mois de février un nouveau réseau de chemin de fer à voies étroites d'une quarantaine de kilomètres³. Une fois l'offensive lancée, il permettra de transporter au plus près du front les tonnes de munitions nécessaires à l'artillerie.



Réseau ferroviaire construit pour l'offensive sur la Somme



Train de munitions sur voie étroite



Préparatifs à l'arrière du front français



Préparatifs à l'arrière du front britannique

→ A l'arrière-front de la future zone d'attaque règne donc une réelle effervescence que décrit Georges Duhamel : «Là on voyait défiler la belle artillerie britannique, toute neuve [...]. Il passait aussi de l'infanterie: rien que de jeunes hommes... Nos villages étaient bondés à crever. L'homme s'était insinué partout, comme une maladie, comme une inondation. Il avait chassé les bêtes de leur gîte pour s'installer dans les écuries, dans les étables, dans les clapiers. Les dépôts d'obus, de place en place, ressemblaient à des poteries pleines d'amphores terreuses. L'eau gluante du canal était chargée de chalands qui portaient des nourritures, des canons, des hôpitaux... La campagne évoquait une sorte de kermesse sinistre, une foire de la guerre... Plus on approchait de Bray-sur-Somme, plus le pays semblait congestionné. Le peuple automobile régnait sur les routes, repoussant à travers champs les humbles convois de chevaux. De petits tacots sur rails montraient de l'indépendance et hululaient avec emphase, bas sur pattes, le dos chargé de millions de cartouches; entre les caisses, des bonshommes étaient accroupis et somnolaient. En arrivant au-dessus de Chipilly, au sud-ouest de Bray, je vis une chose étrange. Un vaste plateau ondulait, couvert de tant d'hommes, d'objets et de bêtes que, sur de larges étendues, la terre cessait d'être visible⁴».

→ L'ampleur de la tâche est perceptible si l'on s'attarde à la seule question de l'alimentation des troupes. La ration journalière de base pour un soldat britannique peut être la suivante :

PAIN BISCUITÉ OU PAIN DE GUERRE	700 g
VIANDE FRAÎCHE	600 g
LARD	30 g
LÉGUMES SECS OU RIZ	60 g
CONFITURE	75 g
SEL	20 g
SUCRE	30 g
CAFÉ	25 g
VIN OU BIÈRE	50 cl
TABAC	20 g

Cette ration individuelle représente, au minima, un poids de 1,610 kg. La seule IV^e Armée compte environ 520.000 hommes sur le terrain à la veille du 1^{er} juillet 1916. Cela implique pour l'intendance britannique d'acheminer quotidiennement sur le secteur plus de 800 tonnes de denrées alimentaires!⁵

→ Si l'activité est intense en surface, il en va de même en sous-sol. D'harassants travaux sont entrepris en vue du premier jour de l'offensive. Il est prévu de faire sauter en plusieurs endroits du front d'énormes mines explosives⁶ afin de pulvé-

riser la première ligne allemande. L'objectif est de créer une brèche dans laquelle l'infanterie pourra s'engouffrer. A raison d'une soixantaine de centimètres par jour, des mineurs creusent dans le calcaire, à partir de leurs propres lignes, de longs tunnels devant aboutir sous la tranchée ennemie. La chambre aménagée à leur extrémité est alors chargée d'explosifs (28 tonnes à La Boisselle).

→ La guerre des mines est une rude épreuve pour les nerfs des hommes comme le raconte le capitaine Stanley Bullock, de la 179^e compagnie de tunneliers : «A un endroit en particulier, nos hommes jurèrent qu'ils étaient parvenus sous la tranchée allemande, alors nous avons arrêté d'avancer et commencé la chambre en double équipe. Nous ne pensions pas pouvoir terminer avant qu'ils nous fassent sauter, mais nous l'avons fait. Une chambre

de 3,6 x 1,8 x 1,8 m en 24 heures. Les Allemands firent travailler une équipe de plus que nous puis s'arrêtèrent. Ils savaient que nous avions fait une chambre et ils avaient peur que nous la fassions exploser [...]. Je détestais aller écouter dans cette chambre plus que dans n'importe quel autre endroit de la mine. Une demi-heure, parfois une, parfois trois fois par jour, dans un silence absolu avec le géophone sur les oreilles, à se demander si le son que vous entendiez était celui des Boches qui travaillaient en silence ou celui de vos propres battements de cœur. Dieu seul sait comment nous gardions notre calme et notre jugement. Après l'attaque de la Somme, quand nous avons étudié les mines allemandes et que nous les avons raccordées à notre système, avec le théodolite nous avons découvert que nous étions séparés de 1,50 m... 7».



De gauche à droite : tunnelier creusant à la pioche dans le sous-sol calcaire, poste d'écoute, tunnel britannique à La Boisselle remis à jour par une équipe d'archéologues en 2012

3. Le lancement des opérations militaires

→ Il est convenu de faire du 1^{er} juillet 1916 la date marquant le commencement de la bataille de la Somme. Elle correspond en réalité à la sortie des tranchées des infanteries française et britannique. Les opérations débutent plus exactement le 24 juin lorsque la préparation d'artillerie, d'une violence sans précédent, pilonne les lignes allemandes. En une semaine, les Britanniques tirent plus de 1,5 million d'obus.

→ Le fracas est tel qu'il est perçu très loin du front comme le montre le témoignage de Jeanne Lefebvre, habitante de Lille, à une centaine de

kilomètres de là : «Samedi 1^{er} juillet. L'offensive anglaise a repris depuis deux jours, la nuit d'avant-hier, de onze heures à deux heures du matin, le canon n'a pas cessé, un roulement continu. Tout le front était éclairé par un ciel rouge sang⁸». Pour les soldats allemands, le choc est difficilement supportable, physiquement (impossible de dormir sous ce déluge d'acier) mais surtout psychologiquement. Ernst Jünger raconte : «Sous l'effet de violentes douleurs dans la tête et les oreilles, nous ne pouvions nous entendre qu'en brailant des mots sans suite. La faculté de penser logiquement et le sens de la pesanteur semblaient paralysés. On était en proie au sentiment de l'inéluctable et du nécessaire, comme devant la fureur des éléments. Un sous-officier



Batterie d'artillerie britannique



Tirs d'artillerie de nuit

de la troisième section devint fou furieux ⁹». Le bombardement atteint son paroxysme au cours de la dernière heure précédant l'assaut. On compte alors soixante obus à la seconde !

→ Malgré cette démesure, les troupes allemandes, réfugiées dans de profonds abris souterrains, restent opérationnelles. Elles attendent l'arrêt des tirs d'artillerie - signal de l'imminence de l'assaut adverse - pour regagner leurs tranchées et repousser l'avancée ennemie. L'état-major britannique est certain d'avoir détruit les

défenses ennemies. Il va voir son infanterie décimée par les mitrailleuses allemandes.

- 1 Cité dans *La bataille de la Somme, juillet - novembre 1916*, Alain Denizot, Editions Perrin, 2006.
- 2 Cité dans *La bataille de la Somme, l'hécatombe oubliée, 1^{er} juillet-18 novembre 1916*, Marjolaine Boutet et Philippe Nivet, Editions Tallandier, 2016.
- 3 Il subsiste aujourd'hui quelques portions du réseau installé en 1916. Entre Froissy et Dompierre, sur un parcours d'une quinzaine de kilomètres de l'ancien front français, un train à vapeur promène les touristes le long des bords de Somme. (Renseignements sur www.appeva.org)
- 4 Georges Duhamel, *Civilisation*, Editions Mercure de France, 1918.
- 5 D'après les recherches menées par Y. Gland, responsable multimédia à l'Historial de la Grande Guerre.
- 6 Dix-sept mines explosent sur le front de la Somme le 1^{er} juillet 1916 (à La Boisselle, Fricourt, Mametz, Beaumont-Hamel...).
- 7 <http://www.laboisselleproject.com/fr/history/>
- 8 Jeanne Lefebvre, *Mon journal sous l'Occupation dans ma maison occupée par l'ennemi*, Editions Jourdan, 2014 / Jeanne Lefebvre vit sous l'occupation allemande et, en manque d'informations, ne connaît pas les détails de l'opération en cours. Cela explique qu'elle pense que «l'attaque anglaise a repris depuis deux jours» alors qu'il ne s'agit encore que de la phase préparatoire.
- 9 Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Editions Christian Bourgois, 1921.



En haut : entrée d'un abri souterrain allemand, à gauche : tranchée allemande bétonnée, à droite : dortoir dans un abri souterrain allemand.

Maurice Le Poitevin, le regard d'un artiste sur la bataille de la Somme

→ Nombreux sont les soldats de la Grande Guerre à être revenus « muets » des champs de bataille. À l'inverse, d'autres ont ressenti le besoin de témoigner de leur expérience combattante. Que ce soit par l'écrit ou par l'image, ils ont tenu à raconter l'indicible. C'est le cas de Maurice Le Poitevin dont l'Historial de la Grande Guerre de Péronne conserve le journal de guerre et plus de cent dessins ¹.

→ Fantassin puis brancardier, Maurice Le Poitevin a pour particularité de rester dans le même régiment ² tout au long de la guerre. Ses dessins, et peut-être plus encore ses écrits, révèlent un personnage haut en couleurs qui n'hésite pas à porter un regard critique et sans concession sur la hiérarchie. Tantôt avec dérision, tantôt froid descripteur de ce qu'il voit, il se montre aussi sensible aux destins tragiques des camarades.

→ L'étude croisée de ses cahiers et de ses dessins apporte un témoignage précieux sur la Grande Guerre, et particulièrement sur la bataille de la Somme où le régiment de Maurice Le Poitevin, alors âgé de 30 ans, est affecté de juin à août 1916.

1. La vie quotidienne du soldat

→ Maurice Le Poitevin présente les différents aspects de la vie quotidienne sur le front dans de très nombreux dessins. Légendés avec précisions (titre, localisation, date), ils dressent un inventaire des missions du soldat et de ses occupations. Au 29 juillet 1916, il note : « *Au soir, les compagnies sortent pour travailler, et c'est la pagaille sur le terrain tourmenté [...] Les poilus peinent et errent comme des fantômes ahuris d'où s'échappent parfois de violentes imprécations et des jurons bien frappés.* »



Le sculpteur de tranchées, Fay-Estrées, juillet 1916

Extrait du journal : « 29 juillet 1916, bois du Satyre. Le docteur Courtin, avec son couteau, s'essaie pendant des heures à faire le sculpteur dans la terre de la paroi du boyau [...] »



Les puces, 29 juillet 1916

Extrait du journal : « 30 juillet 1916. Ankylosés d'être sur place au fond de ce fossé, et dévorés par les puces, on ne peut fermer l'œil et on grille des cigarettes jusqu'à ce qu'enfin, pendant une heure ou deux, le sommeil l'emporte sur tout... »



La toilette du poilu, Somme, 1916

Extrait du journal : «6 août 1916. Ce matin au réveil, vent frais comme une caresse, dans un paysage de verdure touffue, où les poilus déjà à leur toilette exhibent des torses que les premiers rayons du soleil viennent dorer.»

→ A travers ce quotidien, Maurice Le Poitevin laisse transparaître la misère de la condition de l'homme-soldat. Son dessin légendé avec ironie «*Immeubles modernes et leurs habitants*» en est une illustration.

Immeubles modernes et leurs habitants, ravin de Fay, offensive de la Somme, juillet 1916



2. Les combats

→ Comme bien d'autres, Maurice Le Poitevin constate le tournant qui s'opère en 1916 où l'homme est écrasé par la puissance de l'industrie de guerre³. Ses cahiers et ses dessins en témoignent. Extrait du journal : «5 juillet 1916. [...] les boches [...] commencent un arrosage d'artillerie sérieux, et prennent particulièrement à partie, à coups de 210, notre malheureux chemin creux, qu'ils connaissent bien, et où pensent-ils, doivent s'accumuler les renforts... il n'en est rien, mais les éclaboussures sont pour nous. Avec leurs soufles-



Somme 1916

ments d'obèses, et leur poids qui semble devoir écraser tout, les 210 se succèdent implacablement, encadrant notre poste, fouillant la terre, soulevant les arbres qui viennent s'abattre dans le chemin pour augmenter le chaos, et la confusion.»

«[...] des blessés qui restent à enlever sont recroquevillés dans de petits trous à contre-pente, et ouvrent des yeux terrifiés sous l'horrible averse.»

→ Brancardier, et donc témoin «privilegié» de la blessure et de la mort, il relate avec détail l'extrême violence du champ de bataille dans ses écrits ; la souffrance des corps apparaît pourtant plus rarement dans ses dessins. Quand il représente la souffrance ou la mort, c'est de manière directe, sans filtre, comme dans «*Un cri dans la nuit*» où la détresse du combattant fauché dans le no man's land ne peut que nous émouvoir.

Extrait du journal : «6 juillet 1916. Dans la cave sombre où brille timidement une bougie qui s'éteint à chaque explosion dans les parages, sur la tache lumineuse de l'ouverture, une ombre parfois se détache, se penche et crie : «Un blessé». Le cri résonne comme un glas et l'équipe des brancardiers dont c'est le tour de marcher commence l'ascension des marches encombrées du brancard qui paraît démesuré...»



Un cri dans la nuit, Somme, juillet 1916



Sous le marmitage, ravin de Fay, 5 juillet 1916

3. Les dévastations

→ Dans l'ensemble, ses dessins s'attardent davantage sur la dévastation des territoires. Des scènes d'où l'homme a quasiment disparu, comme si l'hécatombe en cours devait marquer la fin de l'humanité, et où ne demeurent que les conséquences matérielles de la guerre.



Entonnoir à Fay, juillet 1916

Extrait du journal : «2 août 1916. Le coin des entonnoirs nous attire. Il y en a un qui a explosé le jour de l'attaque, qui descend comme une falaise, et dans lequel logeraient à l'aise ceux de Carnoy et ceux de Champagne. Il y en a d'anciens dont les lèvres sont organisées en tranchées et dont l'intérieur est hérissé de chevaux de frise.»



Église de Fay, Somme, juillet 1916

Extrait du journal : «4 juillet 1916. [...] nous sommes dans le chaos de Fay, village pris le premier jour de l'attaque, [...] Vision d'apocalypse. Entonnaires énormes se touchant bouleversant le terrain à la façon d'un océan en fureur subitement figé, où gisent comme des épaves quelques tas de pierres qui furent des maisons, des arbres arrachés, écorchés, déchiquetés sont jetés de toute façon au hasard des explosions. Tout est saupoudré de blanc, des pierres des maisons réduites en poussière.»

- 1 Crayon, fusain, crayon mauve, aquarelle, gouache.
- 2 329^e régiment d'infanterie.
- 3 voir page 8, «1916, un tournant dans la guerre».

Du champ de bataille à l'Historial

PAR MARIE-PASCALE PREVOST-BAULT, CONSERVATEUR EN CHEF DES MUSÉES DÉPARTEMENTAUX

→ L'Historial de la Grande Guerre, musée ouvert en 1992 à Péronne, sur la ligne de front, a été conçu pour mettre en valeur la dimension internationale du conflit à travers les trois principaux belligérants du front occidental, Allemagne, Royaume-Uni, France, qui prirent part entre autres à la Bataille de la Somme. Sous une puissance de feu sans précédent, les pertes quotidiennes considérables (7.476 tués, blessés ou portés disparus par jour, alors que Verdun en compte 1.100) sont l'une des spécificités de cette bataille.

→ Aujourd'hui quantité d'objets et de documents conservés dans le musée et répartis selon différentes sections, exposés ou en réserves, révèlent les aspects de la Bataille de la Somme, comme le point d'orgue de la guerre totale.

→ Dans le parcours muséographique, le visiteur prendra connaissance du film consacré à cette bataille¹, en complément des postes multimédias, pour une immersion dans les représentations et le vécu des combattants. Cette approche se fait en premier lieu avec les «fosses» présentant la dimension régimentaire (uniformes, accessoires, armes,...) qui rendent compte concrètement de la vie dans les tranchées tant pour les Allemands,

les Britanniques que pour les Français, regroupant les vingt et une nations aujourd'hui concernées. En complément de cet aspect militaire, la présence d'objets personnels exposés rappelle que chaque soldat entretenait des liens étroits - et vitaux - avec les siens et la vie de l'arrière.



Salle 2

→ En tant que musée des sociétés en guerre et musée des mentalités, l'Historial de la Grande Guerre dispose d'un ensemble d'objets-souvenirs de la Bataille de la Somme, transmis à titre de témoignages de l'expérience combattante : outre les albums photographiques, clichés personnels, correspondances, carnets manuscrits,

cartes postales, la dimension vécue nous est révélée dans la violence et la banalisation de la mort. Les dessins exécutés « sur le vif » ou à posteriori par les artistes-soldats, célèbres ou non, rappellent combien est vulnérable l'homme face à la puissance de l'artillerie. Dans cette bataille de matériel, où des moyens de transmissions modernes sont utilisés, où les traitements des blessures évoluent, où les premiers tanks apparaissent, la dimension de tragédie s'impose face au nombre de pertes (1,2 millions).

→ Le film « The Battle of the Somme » projeté dans les salles londoniennes en 1916 connut un succès considérable auprès de dix-neuf millions de personnes, espérant voir et comprendre pourquoi le « Big Push » promis par le général Haig ne put aboutir. Pour les Britanniques, dont les divisions durent engagées dans la Somme tous les dominions représentés, le poids du deuil reste encore très sensible : les engagés volontaires, appelés par Kitchener à grands renforts d'affiches de recrutement, reposent dans les 410 cimetières du département.

→ Le thème de la mémoire de ces cinq mois de combats acharnés est présent à travers plusieurs types d'objets : guides de tourisme des champs de bataille, affiches de pèlerinages, objets souvenirs manufacturés ou artisanat du soldat (douilles d'obus, cannes sculptées, instruments de musique gravés au nom des lieux). Un casque peint d'un paysage montrant Péronne en ruines peut être confronté à un coupe-papier réalisé à partir d'un éclat d'obus aux bords coupants et orné de la croix de guerre germanique associée au nom « Somme ».



Casque britannique décoré



Coupe-papier allemand portant la mention « Somme 1916 »



Salle centrale, dédiée à Otto Dix

→ Il reste à rappeler que la dimension apocalyptique des combats de la Somme est magistralement traduite par Otto Dix dans son œuvre gravée *Der Krieg*, réalisée en 1924, à laquelle une salle est dédiée. De ses évocations de Hem-Monacu et Cléry-sur-Somme surgissent les conséquences tragiques des combats sur l'homme et sur la terre.

1 Film *En Somme*, de Laurent Veray.

Ressources documentaires

Ouvrages d'historiens :

- Boutet Marjolaine et Nivet Philippe, *La bataille de la Somme, l'hécatombe oubliée, 1^{er} juillet-18 novembre 1916*, éd. Tallandier, 2016.
- Brown Laurence, *La Somme dans la tourmente de la Grande Guerre*, éd. OREP, 2017.
- Collectif, *La bataille de la Somme [exposition, Péronne, Historial de la Grande Guerre, 28-avril-10 décembre 2006]*, éd. Somogy, 2006.
- Denizot Alain, *La Bataille de la Somme, juillet-novembre 1916*, éd. Perrin, 2006.

- Miquel Pierre, *Les oubliés de la Somme 1^{er} juillet-19 novembre 1916*, éd. Tallandier, 2013.
- Wintrebert Daniel, *Les Tranchées de l'Ancre*, éd. F. Paillart Abbeville, 2013.

Bandes dessinées :

- Mills Pat et Colquhoun Joe, *La Grande Guerre de Charlie (tomes 1 à 3)*, éd. Delirium, 2011-2012.

Filmographie :

- Boyd William, *The trench*, 2000.



Briquet français, gobelet allemand et chocolatière britannique réalisés à partir de douilles d'obus en cuivre (artisanat de soldat)

chapitre 2

→ Thiepval

Thiepval, une position stratégique

→ Après la bataille de la Marne (5-12 septembre 1914), les Allemands sont contraints de reculer. Ils stoppent leur repli au gré des intérêts stratégiques que leur offre le terrain. Situé à 140

mètres d'altitude, le village de Thiepval, peuplé par environ 200 habitants, surplombe avantageusement la vallée de l'Ancre. Les Allemands s'y installent dès le 26 septembre 1914.



Le château et la place de l'église de Thiepval avant la Grande Guerre © Australian War Museum



Le site aujourd'hui, vu du Mill Road Cemetery, situé à l'emplacement même de l'ancienne redoute des Souabes

Thiepval, un village au cœur de la bataille

«Thiepval, Beaumont, Fricourt sont qualifiés de superforteresses, exemplaires et régulièrement citées dans les journaux de Berlin. Devant chaque fortification allemande s'étendent d'importants réseaux de barbelés, disposés en bandes parallèles, garnis de pointes acérées et épaisses comme un pouce d'homme.» (John Tivey, Staffordshire regiment)

Positions allemandes
entre Thiepval
et Saint-Pierre-Divion



1. Les combats du 1^{er} juillet 1916

→ Le 1^{er} juillet 1916, la prise du saillant¹ de Leipzig et de Thiepval sont les objectifs assignés à la 32^e Eastern Division ; celle de la redoute des Souabes est celui de la 36^e Division d'Ulster.



Casque portant
l'insigne de la 36^e Division d'Ulster

→ Comme en de nombreux points du front de la Somme, la garnison allemande du 99^e régiment d'infanterie est parvenue, grâce à de solides abris, à résister aux sept jours de bombardements. Lorsque du bois de Thiepval les fantassins britanniques quittent leurs tranchées pour monter à l'assaut de la crête, les défenseurs de la forteresse regagnent leurs positions de combat. Les Allemands installent les postes de mitrailleuses et s'appêtent à repousser l'attaque.

→ L'assaut de la 32^e Eastern Division est stoppé dès les premières minutes, même si quelques hommes parviennent à gagner le saillant.

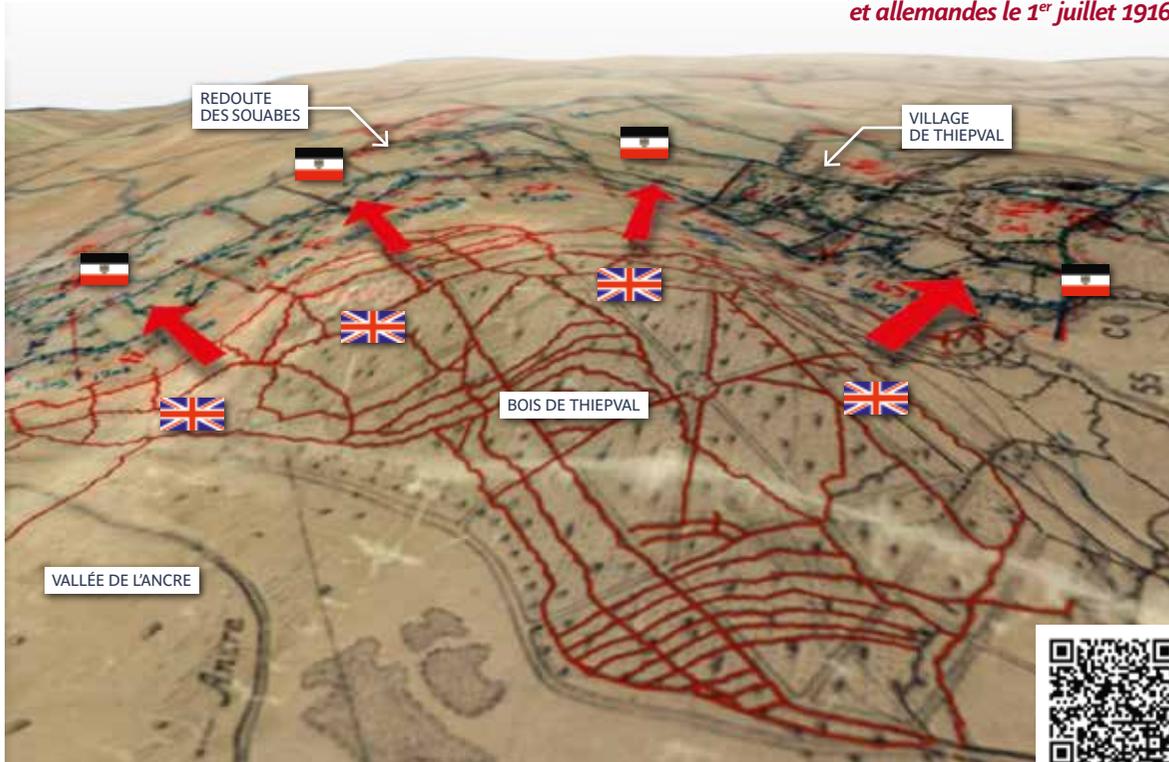


James Prinsep Beadle, *Battle of the Somme, the attack of the Ulster Division*²

→ Pour la 39^e Division, les pertes sont aussi nombreuses lors de la traversée du no man's land mais quelques groupes désorganisés parviennent à gagner la première ligne allemande. Mais en infériorité numérique, sans soutien sur leurs ailes et harcelés par les contre-attaques allemandes, ils sont contraints de battre en retraite et de regagner leurs positions de départ. A l'appel du soir, on dénombre pour ces divisions plus de 3.000 morts et plus de 5.000 blessés.

→ Le 1^{er} juillet 1916 est, sur l'ensemble du front britannique de la Somme, un véritable désastre. Avec des pertes s'élevant à près de 60.000 hommes (19.240 tués dont 60% des officiers qui les commandaient, 35.493 blessés, 2.152 disparus et 585 prisonniers), il reste le « bloodiest day of the British army » (le jour le plus sanglant de l'histoire militaire britannique). Les premiers communiqués en Grande-Bretagne tentent de dissimuler la réalité du massacre ; ainsi, un communiqué officiel de l'armée britannique conclut : « *Le premier jour de l'offensive est très satisfaisant.* » Le Daily Telegraph du 2 juillet confirme :

Positions britanniques et allemandes le 1^{er} juillet 1916



«Grande offensive britannique sur un front de 20 miles. Les tranchées allemandes sont occupées. De nombreux prisonniers ont été capturés. Nos pertes restent légères.»

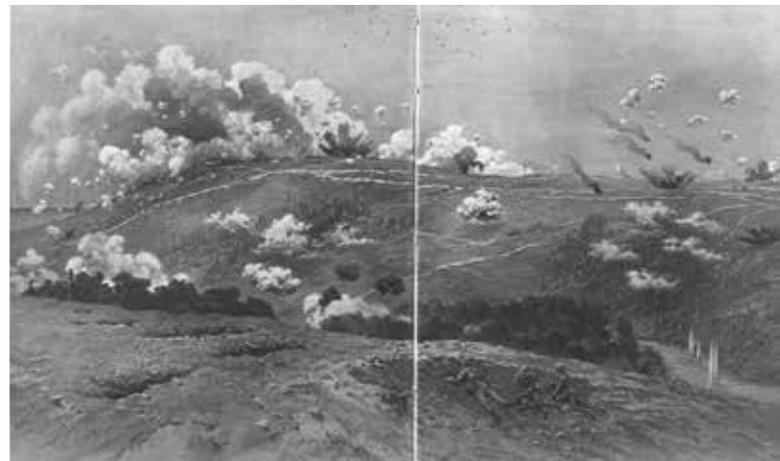
2. La prise de Thiepval

→ Durant l'été, un calme relatif règne sur la crête de Thiepval dont les Allemands restent maîtres.



Soldats allemands dans le village de Thiepval

→ Ce n'est que le 3 septembre que les Britanniques lancent une nouvelle offensive pour s'emparer des positions allemandes. Avec le soutien de leur artillerie, les hommes de la 49^e West Riding Division prennent les premières lignes adverses. Mais sous la menace de la redoute des Souabes et des mitrailleuses positionnées dans



Infanterie britannique à l'assaut de la redoute des Souabes (The Illustrated London News, 2 décembre 1916)



La prise de Thiepval (The Illustrated London News, 25 novembre 1916)

le village de Thiepval, ils doivent, comme leurs prédécesseurs, se replier. L'assaut les prive de tous leurs officiers, tués ou blessés.

→ Après trois jours d'intenses bombardements des défenses allemandes, une nouvelle tentative est lancée le 26 septembre. La 18^e Eastern Division s'empare du village le 27 ; le 7^e bataillon du Queen's Royal West Surrey Regiment s'assure le contrôle de la redoute le 28.

3. Les traces de la bataille

→ Lorsque la bataille de la Somme s'achève, il ne reste que quelques ruines du village de Thiepval. Son château, dont la rénovation s'était achevée quelques mois avant le début de la guerre, est totalement détruit. La reconstruction de Thiepval sera longue : il faudra une décennie avant de voir église, mairie et école dans le village qui en 1932 ne compte plus que 33 habitants.



Mitrailleuse allemande « Maxim MG 08 »³, prise de guerre du 11^e Royal Fusiliers lors de l'attaque sur Thiepval en septembre 1916 (à noter l'erreur commise en gravant le nom du village : sur le badge est inscrit « Thieval ») © Pascal Brunet



Ruines du château de Thiepval

Paysage dévasté autour de Thiepval



Thiepval dans la littérature combattante

PAR LUCIE BALIN, CHARGÉE DE MISSION À L'HISTORIAL DE LA GRANDE GUERRE DE PÉRONNE.

«*Savez-vous ce qui me ferait tenir sur un champ de bataille? Le sentiment que je perpétuerais la langue dans laquelle Keats et le reste d'entre eux ont écrit!*» Wilfred Owen, lettre à sa mère, Susan Owen, 2 Décembre 1914.¹

«*Je veux vivre aussi pour utiliser tous mes pouvoirs de réflexion, d'écriture et de travail pour chasser de la civilisation cette mauvaise chose appelée la guerre et mettre en place la compréhension et la camaraderie.*» Thomas Kettle, lettre à sa femme, 10 août 1916.²

THE SOMME – La Somme, fleuve picard long de deux-cent-quarante-cinq kilomètres, née dans l'Aisne à Fonsommes, traverse le département d'est en ouest et lui a donné son nom. C'est aussi devenu une bien sinistre et évocatrice référence dans la mémoire collective britannique pour désigner les meurtriers champs de bataille de 1916.

→ Lancée le 1^{er} juillet 1916, la bataille de la Somme dura jusqu'à la mi-novembre de la même année. Pendant près de cinq mois, les troupes alliées françaises et britanniques et les troupes allemandes furent engagées dans l'une des campagnes d'usure les plus longues de la guerre, sur une ligne de front d'environ quarante kilomètres.

→ L'extrême brutalité des combats a favorisé l'émergence d'une effusion d'écrits à valeur testimoniale et littéraire, qui commença avec les poètes et écrivains combattants, pour se prolonger pendant l'entre-deux-guerres, et réapparaître périodiquement tout au long du vingtième siècle.

→ Tout comme la Somme, les hauteurs de la rivière Ancre, et notamment la commune de Thiepval, ont acquis une funeste réputation dans les mémoires collectives. La capture de Thiepval, les pertes liées à la bataille et ses conséquences traumatiques pour nombre de générations ont été longuement relatées par les écrivains et poètes combattants. Aujourd'hui encore, la littérature contemporaine continue d'interroger le souvenir de la bataille de la Somme et contribue à perpétuer la mémoire de ces lieux mytholo-

giques, théâtres de batailles sanglantes.

→ Soucieux de transmettre un sentiment de vraisemblance et de faire renaitre l'atmosphère entourant ces lieux, les auteurs se sont souvent attachés à explorer le paysage et leur expérience combattante avec une exactitude topographique exemplaire.

1. Le temps de la guerre

John Masefield

The Old Frontline, 1917

→ L'un des premiers récits publiés évoquant Thiepval date de 1917, et a été écrit par John Masefield (1878 - 1967), poète et romancier britannique, membre de l'Ordre du Mérite, connu pour ses récits et poèmes liés à la mer, aux navires et aux voyages. Avant le début de la guerre, John Edward Masefield, est déjà connu pour ses écrits, et en particulier pour ses poèmes qui lui valent le prix Edmond de Polignac, en 1912.

→ En 1914, John Masefield est trop âgé pour s'engager en tant que soldat, mais propose néanmoins ses services à la Croix Rouge, et assiste aux soins des blessés dans les hôpitaux de campagne britanniques en France. De retour de France en 1916, et après un voyage aux Etats-Unis au cours duquel il observe l'attitude des américains vis-à-vis du conflit, Masefield écrit *Gallipoli*, un ouvrage centré sur l'échec de la bataille des Dardanelles, dans le but de renforcer les liens entre les Etats-

1 "Do you know what would hold me together on a battlefield? The sense that I was perpetuating the Language in which Keats and the rest of them wrote!" Wilfred Owen dans une lettre à sa mère, Susan Owen, le 2 Décembre 1914, dans *Collected Letters*, Harold Owen and John Bell (ed.), Oxford University Press, London and Oxford 1967.

2 "I want to live, too, to use all my powers of thinking, writing and working to drive out of civilization this foul thing called war and to put in its place understanding and comradeship," August, 10, 1916, dans *War Letters of Fallen Englishmen*, Laurence Houseman (ed.), E. P. Dutton & Co. INC., New York, 1930, p. 167.

Unis et la Grande-Bretagne. Rédigé d'après les journaux et documents militaires alors censurés, l'ouvrage connut un véritable succès, si bien qu'il se trouve missionné pour observer l'organisation de l'aide médicale américaine en France. Cette mission lui inspire un article publié en 1917 dans le *Harper's Monthly*. Intéressée par son travail, la direction du renseignement militaire britannique (British Military Intelligence) lui demande d'écrire un rapport similaire sur la bataille de la Somme. N'ayant pas eu cette fois-ci accès aux rapports officiels, Masefield ne poursuivra pas ses recherches. Néanmoins, une ébauche est publiée sous le titre *The Old Frontline*, où l'on peut lire ce qu'aurait dû être la préface de son rapport complet.

→ Dans cet ouvrage, Masefield décrit amplement les conséquences de la bataille sur le paysage de la Somme, un récit qu'il accompagne de photographies. Peu de temps s'est écoulé depuis la fin de la bataille de 1916, le paysage a peu changé depuis et John Masefield décrit Thiepval comme aussi «*charmant qu'un endroit peut l'être après le passage d'un cyclone.*»

«Le sommet de cette colline ressemble exactement à de confus paquets de mer qui se seraient soudainement transformés en boue. Elle est toute entassée, jetée et effondrée comme si la terre à cet endroit était une mer démontée. Ailleurs, il semblait que les grandes vagues de terre que constituaient les tranchées avaient été mordues, rabattues et s'étaient transformées en un remous fait de grands creux, d'abîmes et de tas de ferraille.

Un peu plus loin, là où le summum de l'ouvrage s'élevait par-delà la colline, les tas de boue se mêlaient et se confondaient les uns les autres, de sorte qu'il n'y avait plus de formes distinctes, plus de traces, plus aucune ébauche visible de forteresse, seul un désordre de boue tourmentée et confuse. Tout ce chaos de ramassis et de monticules de terre était jalonné et maculé de corps brisés et d'engins en ruine. Il n'y avait plus rien d'entier, de vivant, de propre dans toute cette étendue ; c'était un lieu de ruine et de mort, soufflé et dénué de toute similitude à l'œuvre de l'homme, et tellement brisé qu'il ne s'y trouvait plus aucun abri, sauf un, pour le mitrailleur à son poste. Sur toute cette colline désolée, le feu de nos armes déferla comme de la pluie pendant des jours, des nuits et des semaines, jusqu'à ce que les observa-

*teurs de nos lignes ne voient plus aucune colline, mais un diable d'obscurité immense, flou et menaçant, dans lequel de petites et soudaines étincelles pétillaient, miroitaient et disparaissaient. [...] Ce dut être une charmante et romantique vallée autrefois, drôlement magnifique.»*³

William Orpen, *An Onlooker in France, 1917-1919*

→ En 1921, William Orpen, peintre officiel de guerre irlandais, publie ses mémoires de guerre sous le titre *An Onlooker in France 1917-1919* (*Un observateur en France 1917-1919*). Envoyé sur le front de l'ouest pendant la Première Guerre mondiale, il produit des dessins et des tableaux de soldats, de paysages ou encore de généraux et de politiciens. Probablement l'un des artistes de guerre officiels les plus prolifiques, c'est aussi celui qui restera le plus longtemps en France et en Belgique. Son œil de peintre nous vaut des descriptions extrêmement détaillées des champs de bataille, mais aussi de l'arrière-front. Si le tableau brossé est volontairement subjectif, «*ce livre ne peut être considéré comme un travail sérieux sur la vie en France derrière les lignes*»,⁴ il ne manque pour autant pas d'intérêt. Stationné dans la Somme en août 1917, il nous dresse une fresque assez différente de celle de Masefield, présent sur le territoire quelques semaines plus tôt : «*Jamais je n'oublierai la première fois où j'ai vu la Somme en été. Je l'avais laissée boueuse, gorgée d'eau et criblée de trous d'obus - le pire spectacle de désolation que l'esprit puisse imaginer. Mais aujourd'hui, en cet été 1917, aucun mot n'était assez fort pour exprimer sa beauté. L'épouvantable boue avait séché et formait une croûte d'un blanc pur et étincelant. Des pâquerettes, des coquelicots et des fleurs bleues dont j'ignore le nom, le tout en grande quantité, s'étaient étalés sur des kilomètres. Le ciel était d'un bleu pur et profond, jusqu'à une hauteur d'une dizaine de mètres, l'air fourmillait de papillons : nos habits en étaient couverts. C'était un pur enchantement, mais ce pays de conte de fées était ponctué de petites croix blanches, où sur la plupart on pouvait lire «Soldat britannique inconnu». [...] Les seules couleurs sombres étaient le bronze des fils barbelés et un chat noir qui vivait dans un abri bordant la rue principale de Thiepval ou ce qu'il en restait. C'était étrange, de voir ce chat noir vivant seul*

3 John Masefield – *The Old Frontline*, the MacMillan Company, New York, 1917, p. 56-58

4 William Orpen, *An Onlooker in France 1917-1919*, Williams and Norgate, London, première édition en 1921, préface.

ici. Aucun humain, ni aucun autre représentant de son espèce, ne vivait dans les parages. [...] Le château de Thiepval, un des plus grands du nord de la France, avait presque été réduit à néant. Les ruines étaient recouvertes de fleurs. Quelques briques en avaient été extraites pour entourer la tombe d'un «soldat britannique inconnu». Même Albert, cette ville morne et sans intérêt, offrait un visage chatoyant. Des fleurs poussaient sur le bord des routes ; les jardins abandonnés regorgeaient de roses ; une hutte avait été dressée près de la cathédrale et le Daily Mail était en vente chaque jour à quatre heures. Même la vierge dorée qui tenait son enfant dans ses bras en haut du clocher scintillait au soleil d'été.»⁵

2. L'après-bataille de la Somme

→ Si au sortir de la guerre la littérature de guerre ne passionne plus beaucoup le grand public qui aspire à tourner la page, les anciens combattants se préoccupent toujours du conflit et continuent de faire entendre leurs voix.

Edmund Blunden, Undertones of War, 1928

→ Quand Edmund Blunden fait paraître ses mémoires de guerre sous le titre d'*Undertones of War* (*Nuances de guerre*) en 1928, les qualités de l'ouvrage sont immédiatement reconnues. Comparé à son ami Siegfried Sassoon pour le talent d'écriture, l'amour de la poésie pastorale et du paysage anglais, Edmund Blunden est lui aussi sorti traumatisé par la guerre et sa brutalité. Peu avant sa mort, Edmund Blunden écrivait : «Ce que j'ai vécu pendant la Première Guerre mondiale m'a hanté tout au long de ma vie et souvent il me semble que j'ai vécu plus longtemps dans ce monde que dans celui d'après».⁶

→ Soucieux du détail et de l'atmosphère, Blunden a attendu avant de nous livrer sa guerre : «J'ai essayé une fois auparavant. Certes, lorsque

les événements n'étaient pas encore terminés, et j'ai été emporté dans les remous».⁷ En quête de vraisemblance, il prit son temps pour tisser les contours de sa réalité combattante. C'est dans l'accumulation de détails de fragments de vie au front, et l'exploration topographique de son expérience que réside l'art de l'auteur. Edmund Blunden, en 1929, définit sa vision de l'écriture de guerre comme tel :

«Nous avons entendu dire que le recours à l'exactitude géographique n'était pas nécessaire dans ces récits rétrospectifs de l'expérience de guerre. Ce dont nous nous souvenons, c'est que les soldats ont toujours très clairement gardé en mémoire les lieux où leur unité avait été, et leur association à des souvenirs agréables ou désagréables. Une telle localisation montre la profondeur des ressentis sur la guerre ; son absence rendrait perplexe le lecteur dont la Flandre est brûlée au plus profond de sa conscience par tous ses noms anciens et modernes. Citez Méaulte, Serre, ou Station Road - et celle-ci commence à s'éveiller.»⁸

→ Dans le chapitre 12 «Caesar Went into Winter Quarters» (César prit ses quartiers d'hiver), d'*Undertones of War*, Blunden nous offre une description dantesque du bois de Thiepval, où il est affecté pendant la bataille de la Somme avec son régiment du 11^e Royal Sussex :

«Nous approchions du mois de novembre et les jours avaient la mélancolie de l'argile. Nous occupâmes ce piège mortel qui avait pour nom la Redoute des Souabes, que l'on atteint en franchissant la forteresse déchue de Thiepval. Nous avons entendu les pires choses sur ce lieu et elles étaient toutes vraies. Empruntant à nouveau le pont du Cheval Noir, sur l'Ancre, nous traversâmes Authuille et ses quelques maisons squelettiques avant de remonter l'infeste petite route qui longeait le talus. Sitôt après, nous entrions dans le pays du désespoir. Des corps, des corps avec leurs équipements qui ne servaient plus à rien, s'entassaient sur cette terre désolée ; la route glissante se mua vite en un sentier boueux,

5 William Orpen, *An Onlooker in France 1917-1919*, Williams and Norgate, London, première édition en 1921, p. 31-32.

6 James Gibson (ed.), *Let the Poet Choose*, George G. Harrap & Co Ltd, 1973.

7 'I tried once before. True, when the events were not yet ended, and I was drifted into a backwater' Edmund Blunden, *Undertones of War*, Penguin Books, first edition 1928, 2000, Préface.

8 Edmund Blunden, *Nation & Athenaeum*, 15 juillet 1929, p. 369.

«We have heard it urged that geographical accuracy of allusion is unnecessary in those retrospects of war experience. Our remembrance is that soldiers always retained very clearly in mind the places at which their unit had been, and their pleasant or unpleasant associations. Such localisation implies an intensity of moods towards the war; its absence will perplex the reader whose Flanders is burnt into his consciousness with all its ancient and modern names. Mention Méaulte, or Serre, or Station Road – and he begins to kindle».

le long duquel on pouvait voir les ruines blanchâtres d'un vague tumulus aux entrées menaçantes, quelques pieux qui avaient été autrefois des pins, une cave de briques ou deux. L'étang du village, si bleu sur la carte, n'était plus qu'un souvenir. Une ligne de pommiers avait été déterrée. L'ancienne eau croupie qui stagnait dans les trous d'obus revêtait désormais l'aspect rouge et vicié du sang. Des chemins miroitaient qui joignaient entre elles des positions à défendre. Les morts étaient en évidence. L'un d'entre eux, un soldat écossais, était agenouillé, le regard tourné vers l'est. Comment pouvait-on lui conférer les attributs de la mort ? Il était à quelque distance des sentiers que nous emprunions habituellement, et personne n'avait de temps à Thiepval ni pour le tourisme ni pour les enterrements.»⁹

→ Son expérience combattante sur les trois principaux fronts où sont engagés les Britanniques – l'Artois, la Somme et Ypres – lui ont également inspiré de très nombreux poèmes, et autres récits, à l'image de *We'll Shift Our Ground, or, Two on a Tour*, co-écrit avec Sylva Norman et publié en 1933. La Somme tient une place prépondérante dans ses écrits, toute comme la rivière Ancre, «ce triste ruisseau sous la crête douloureuse», «qu'il entend couler» et «gémir.»¹⁰ Thiepval, la rivière et ses hauteurs sont un motif récurrent de ses poèmes.¹¹ Le dernier d'entre eux, *Ancre Sunshine (Rayon de soleil sur l'Ancre)* a été écrit en 1966 à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'attaque de Beaumont Hamel.

Charles Douie, *The Weary Road*, 1929

→ Dans la lignée d'*Undertones of War* d'Edmund Blunden, est publié en 1929 *The Weary Road, Recollections of a Subaltern of infantry (De Route lasse, Les souvenirs d'un subalterne d'infanterie)* de Charles Douie. A l'origine, Douie écrivait des articles pour le magazine littéraire britannique *The Nineteenth Century and After*, des articles rassemblés et publiés sous le titre *Memories of 1914-1918*. Edités, et parfois réécrits, ces articles devinrent *The Weary Road*, qu'il complète de nouveaux chapitres.

→ Fils unique d'un officier de carrière, et étudiant en histoire à Oxford au moment où le conflit éclate, Charles Douie s'engage à l'âge de dix-huit ans dès le mois d'août 1914. Il servira jusqu'à la fin de la guerre, et lui survivra. Avec son régiment, le 1^{er} Régiment Dorset (1^e bataillon), il se trouve dans la Somme pendant l'hiver 1915-1916. Il combat à La Boisselle et à Thiepval pendant la bataille de la Somme, une bataille qui décimera son régiment. Il ne se remettra jamais de la perte de ses chers camarades, dont la mémoire est fortement associée à l'Ancre et à Thiepval :

«*Ici au-dessus de l'Ancre, git nombre des plus braves de mon régiment, les hommes qui étaient mes amis, les hommes dont je révèrerais jusqu'à la fin des temps. [...] Ils s'en sont allés dans le silence. Nous n'entendons plus leurs voix.*»¹² [...] Parmi les derniers honneurs du régiment se trouve un petit village sur la rivière Ancre, il porte le nom de Thiepval. Cet honneur a été acheté à un prix beaucoup trop élevé, pourtant le nom est déjà oublié, sauf pour ceux qui se sont battus dans les sombres ruines du village, ou dans les champs et les vergers qui l'entourent.»¹³

→ Comme l'Ancre qui est personnifiée chez Blunden pour mieux véhiculer les sentiments de l'auteur, le recours à la nature – ici le bois de Thiepval, ses «grands arbres» autrefois «vert émeraude» et la vallée de l'Ancre – permet à l'auteur d'exprimer la douleur des hommes et l'horreur du paysage dévasté pendant la bataille de la Somme.

«*La lune s'était levée, et le bosquet se détachait du ciel éclairé par la lune. La grande masse du bois de Thiepval s'élevait au loin dans la sinistre et menaçante obscurité, mais lorsqu'un énorme obus éclatait sur le château Gordon, au centre du bois, on avait l'illusion que celui-ci était embrasé. Le vent s'était levé, et pendant un moment, quand l'écho du feu des armes eut cessé, on entendait les arbres gémir dans le vent comme si les hommes pleuraient de douleur. Nous tracions notre chemin à travers les tranchées désaffectées et les trous d'obus jusqu'au bosquet. Près de nous, les fusées éclairantes s'élevaient et retombaient*

9 Edmund Blunden, *Undertones of War*, Penguin Books, first edition 1928, 2000, p. 97-98. Traduction, Francis Grembert.

10 Edmund Blunden, «L'Ancre à Hamel : lendemains», traduction Sarah Montin, dans le catalogue d'exposition «*Ecrivains en guerre 14-18 : nous sommes des machines à oublier*», Gallimard/Historial de la Grande Guerre, 2016.

11 «Thiepval Wood» (le Bois de Thiepval), «At Senlis Once» (Un jour à A Senlis), ou encore «The Ancre at Hamel : Afterwards» (L'Ancre à Hamel : lendemains)

12 Charles Douie, *The Weary Road, Recollections of a Subaltern of infantry*, John Murray, Albermarle Street, London, première édition en 1929, p. 145.

13 Charles Douie, *The Weary Road, Recollections of a Subaltern of infantry*, John Murray, Albermarle Street, London, première édition en 1929, p. 154.

entre les lignes opposées. Le faible rayonnement de la lune atténuait les cicatrices béantes du jour, mais dégagéait sur l'ensemble une atmosphère illusoire et irréelle. L'homme semblait très chétif et sa vie très éphémère. La lune éclairait déjà ces bois et ces champs au-delà de l'Ancre avant que l'homme ne vienne au monde. Elle continuerait sûrement longtemps après son départ. Qu'est-ce ces forces éternelles pouvaient bien avoir à faire de l'homme, de ses espoirs et de ses peurs ? »¹⁴

3. Thiepval et la dimension mémorielle de l'après-guerre

→ Dans les années 20 et 30, avec l'inauguration de nombreux monuments commémorant les hommes tombés lors du conflit, se développe le tourisme de mémoire. De nombreux pèlerins se rendent sur les champs de bataille pour se recueillir sur la tombe de leur proche ou bien-aimé. C'est le cas de Vera Brittain, jeune anglaise qui s'engagea pendant le conflit comme infirmière auprès du *Voluntary Aid Detachment* (*Détachement d'aide volontaire*). Elle deviendra écrivaine, pacifiste et féministe. En effet, la guerre transforme la jeune femme. La perte de son frère Edward Brittain, et de son fiancé Roland Leighton, tous les deux tués pendant le conflit, vont nourrir son œuvre, et en particulier *Testament of Youth* (*Mémoires de Jeunesse*), publié en 1933. Une œuvre où elle exprime la douleur et où elle explore le processus du deuil ; une œuvre qui va résonner dans tous les cœurs des mères, des épouses et des sœurs qui ont vécu comme elle la perte d'un être cher.

→ En visite dans la Somme à l'été 1933, pour se recueillir notamment sur la tombe de Roland, enterré à Louvencourt, elle fait part dans son journal de ses impressions : « Lorsque nous avons quitté la voiture, nous avons remonté la vaste étendue de l'herbe devant le mémorial, entre les parterres de fleurs parsemés de pensées et des roses rouges, et nous sommes placés sous l'immense arche de ce mémorial en pierre brune et blanche. Devant le paysage de la Somme, il y avait des kilomètres et des kilomètres de terres cultivées verdoyantes et ondulées et de collines

ondoyantes jusqu'à l'horizon bleu-gris, au-delà duquel s'élèvent les flèches d'Amiens. Et je me disais que tout cela n'est rien qu'une tricherie et du camouflage. Cet effort combiné de l'homme et de la nature pour donner une fois de plus l'impression que la guerre est noble et glorieuse, juste parce que ses conséquences peuvent avoir une apparence de dignité et de beauté quinze ans plus tard. Je n'ai jamais eu jusque-là une vision aussi claire de ce qu'avait dû être la bataille d'Edward le 1^{er} juillet ». ¹⁵

4. Après la Seconde Guerre mondiale

J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Ring*, 1954.

→ Publié pour la première fois en 1954, *Le Seigneur des Anneaux* a suscité beaucoup d'interrogations concernant ses liens possibles avec la Seconde Guerre mondiale ; on spéculait notamment que l'anneau unique serait une allégorie de l'arme nucléaire. Son auteur, John Ronald Reuel Tolkien écrit dans une lettre, le 31 décembre 1960 : « *Le Seigneur des Anneaux a vu le jour de façon indépendante en 1937 environ, et avait atteint l'auberge de Bree avant que l'ombre de la seconde guerre ne se projette. Personnellement, je pense qu'aucune des deux guerres (et encore moins la bombe atomique) ait eu une quelconque influence sur l'intrigue ou le déroulé de l'histoire. Sauf peut-être en ce qui concerne le paysage. Les Marais Morts et les abords du Mordor doivent beaucoup au nord de la France après la bataille de la Somme.* » ¹⁶

→ Il ira plus loin en 1966. Dans une nouvelle préface au *Seigneur des Anneaux*, il écrit :

« Il faut avoir vécu personnellement les ténèbres de la guerre pour ressentir pleinement son oppression ; mais plus les années passent et plus on oublie qu'être emporté en pleine jeunesse par 1914 n'a pas été une expérience moins abominable qu'en 1939... En 1918, tous mes amis proches, sauf un, étaient morts. » ¹⁷

→ Si Tolkien ne peut pas être considéré comme un écrivain de guerre au même titre que Blunden, Gaves ou Sassoon, et si son œuvre ne peut

14 Charles Douie, *The Weary Road*, Recollections of a Subaltern of infantry, John Murray, Albermarle Street, London, première édition en 1929, p. 166-167.

15 Vera Brittain, *Because You Died*, été 1933, première édition en 2008, p. 157.

16 Humphrey Carpenter et Christopher Tolkien (ed.), *The Letters of J.R.R. Tolkien*, Harpers Collins, 1995, first published in 1981 by George Allen Unwin, letter 226, p. 303.

17 Préface de la deuxième édition, *Le Seigneur des Anneaux, La Communauté de l'Anneau*, George Allen & Unwin, 1966.

pas être interprété comme une allégorie de la Première Guerre mondiale, sa participation à la Bataille de la Somme de juillet à octobre 1916 – son expérience de «l'horreur animale»¹⁸ des champs de bataille et de la vie dans les tranchées, et la mort de deux de ses meilleurs amis – va avoir un effet profond sur la création du *Seigneur des Anneaux*, *La Chute de Gondolin* et le *Livre des Contes Perdus*. Trouvant refuge dans la fiction, Tolkien choisit de «transformer»¹⁹ cette expérience combattante, de s'en inspirer pour façonner un monde fantastique et mythologique.

→ Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Tolkien décide de ne pas s'engager dans l'immédiat et préfère terminer ses études. Il est rattrapé par la Grande Guerre en 1915. Il a alors 23 ans. Le 28 juin 1916, J.R.R. Tolkien est envoyé avec le 11^e Lancashire Fusiliers dans la Somme. Il en deviendra l'officier de transmission. Tolkien connaît sa première expérience du front le 14 juillet, lors de l'attaque du village dévasté d'Ovillers, puis participe à la bataille de la crête de Thiepval et à la capture des tranchées *Hesse* et *Regina*.

→ Le paysage torturé, sombre et particulièrement humide des Marais des Morts n'est pas sans évoquer la vallée de la rivière Ancre, le secteur où Tolkien a pris part à une autre grande bataille : *«Il faisait déjà jour, un matin gris et sans vent, et les vapeurs des marécages formaient de lourds bancs de brouillard. Aucun rayon de soleil ne perçait le ciel bas et nuageux ; d'ailleurs, Gollum semblait tenir à ce qu'ils continuent sans attendre. Ainsi, après une courte pause, ils se remirent en chemin et furent bientôt perdus dans un monde silencieux et indécis, coupé de toute vision de terres environnantes, que ce fussent les collines qu'ils avaient quittées ou les montagnes qu'ils recherchaient. Ils allaient lentement et à la file : Gollum, Sam, Frodo.*

Frodo semblait le plus fatigué des trois et, aussi lente que fût leur allure, il demeurait souvent en arrière. Les hobbits ne tardèrent pas à constater que ce qu'ils avaient pris d'abord pour un unique et gigantesque marécage était en réalité un vaste ensemble de mares, de bourbiers mouvants et de cours d'eau onduleux et à demi engorgés. [...] C'était monotone et fastidieux. L'hiver, froid et

*humide, régnait encore en maître dans ce pays abandonné. Il n'y avait pour seule verdure que les couches d'algues livides à la surface sombre et grasseuse des eaux mortes. Des herbes mortes et des roseaux pourrissants se dressaient parmi les brumes, telles les ombres haillonneuses d'étés depuis longtemps oubliés.»*²⁰

5. Quelle place dans la littérature contemporaine

→ Depuis le début des années 80 environ, un mouvement international de regain d'intérêt pour la Première Guerre mondiale s'est beaucoup développé dans le monde littéraire.

→ Avec la disparition des derniers témoins directs du conflit, la transmission orale de la mémoire de la Grande Guerre n'est plus. La mémoire des anciens combattants se poursuit par l'écrit, et notamment par le partage des journaux de guerre, des lettres, des photographies et autres archives familiales ; des écrits à valeur testimoniale dont s'emparent les romanciers contemporains.

→ Ce regain d'intérêt pour la Grande Guerre a également frappé le monde littéraire anglophone, comme on peut le voir notamment avec les romans de Pat Barker (la trilogie *Regeneration* ou le roman *Another World*), de Sebastian Faulks (*Birdsong*), la nouvelle de Julian Barnes (*A Jamais*), ou encore le roman à suspense de Robert Goddard (*Par un Matin d'Automne*), qui s'ouvre et se ferme sur le Mémorial de Thiepval. Ces romans, qui se concentrent sur le traumatisme du conflit, interrogent la mémoire de la Grande Guerre et sa transmission. Pour cette raison, le mémorial aux disparus de Thiepval a beaucoup nourri l'inspiration des romanciers contemporains, et incarne dans ces romans un centre névralgique de la mémoire.

Julian Barnes, «*Evermore*», 1996

→ Dans la nouvelle *A Jamais* de Julien Barnes, publiée en 1996, le personnage principal se rend sur les champs de bataille du nord de la France pour se recueillir sur la tombe de son frère. À l'aide de «trois cartes postales» qu'il lui avait

18 «*The animal horror*», dans le texte. *The letters of J.R.R. Tolkien*, Humphrey Carpenter, Christopher Tolkien. Harpers Collins, 1995, first published in 1981 by George Allen Unwin. Letter 61, to Christopher Tolkien, 18 April 1944, p. 71.

19 Ibid. Letter 73, to Christopher Tolkien, 10 June 1944, p. 85.

20 John Ronald Reuel Tolkien, *Les Deux Tours*, Le Seigneur des Anneaux, Tome 2, Christian Bourgeois, 2015, première édition en 1972. Traduit de l'anglais par Daniel Lauzon, p. 274.

envoyée, et qu'elle «portait sur elle en permanence²¹», Miss Moss se lance dans une véritable investigation pour comprendre les circonstances de la mort de son frère, Sammy. La consolation de Miss Moss est de savoir que son frère a pu être enterré dans un cimetière : «Elle était heureuse qu'il fût à Cabaret-Rouge, avec sa propre pierre tombale. Trouvé et identifié. [...] Une sépulture connue et les honneurs rendus [...] Elle avait horreur de Thiepval, une horreur qui ne diminuait pas malgré ses consciencieuses visites annuelles. Les âmes perdues de Thiepval. Il était nécessaire de se préparer intérieurement à une telle désolation.»²²

→ Thiepval, dans ce roman, qui incarne à la fois l'ampleur des pertes et toute la tragédie de la disparition du corps et du difficile travail de deuil, interroge aussi sur notre capacité de mémoire et de transmission.

«Elle ne s'accommodait pas non plus du mot EVERMORE. Their name liveth for evermore : ici à Thiepval, et aussi à Cabaret-Rouge, à Catepillar Valley, dans l'annexe militaire de Combles, et sur tous les principaux monuments commémoratifs. C'était bien sûr la forme correcte, ou du moins la forme la plus courante ; mais quelque chose en elle aurait préféré que ce fût écrit en deux mots. EVER MORE : cela semblait plus grave et solennel ainsi, avec un même son de glas émanant de chaque moitié. De toute façon, elle était en désaccord avec le Dictionnaire au sujet d'evermore. «Toujours, à tous moments, constamment, continuellement.» Oui, ce mot pouvait signifier cela dans l'omniprésente inscription. Mais elle préférait le sens 1 : «Pour l'éternité.» Leur nom vit pour l'éternité. Aucune aube ne point, aucun soir ne revient, sans que l'on pense à toi. [...]

EVERMORE. Elle se demandait s'il existait vraiment une mémoire collective, c'est à dire quelque chose qui serait plus que la somme des mémoires individuelles ; et si oui, était-elle seulement de même durée qu'elles, quoique d'une certaine façon plus riche, ou durerait-elle plus longtemps ? Elle se demandait s'il était possible de donner de la mémoire à ceux qui étaient trop jeunes pour se souvenir réellement, de leur greffer de la mémoire. C'était surtout à Thiepval qu'elle pensait à cela.»²³

→ Le patrimoine littéraire lié à la Grande Guerre est à l'image du conflit et ne s'est pas limité au temps de la guerre ; il a perduré au fil du siècle, et traversé les générations qui ont suivies. A travers elles, les expériences, les perceptions, les personnalités, les formes adoptées et les tons différents et ont mués. La représentation de Thiepval et de ses champs de bataille, ou encore la perception du mémorial aux disparus aujourd'hui en est la parfaite illustration.

→ Sur le monument, d'autres écrivains et poètes ajoutent leurs noms à l'immense panthéon littéraire de la bataille de la Somme : *TS Kettle, Saki, Alexander Robertson, Bernard White, Nicholas Todd, ou encore Cyril Winterbotham.*

POUR ALLER PLUS LOIN

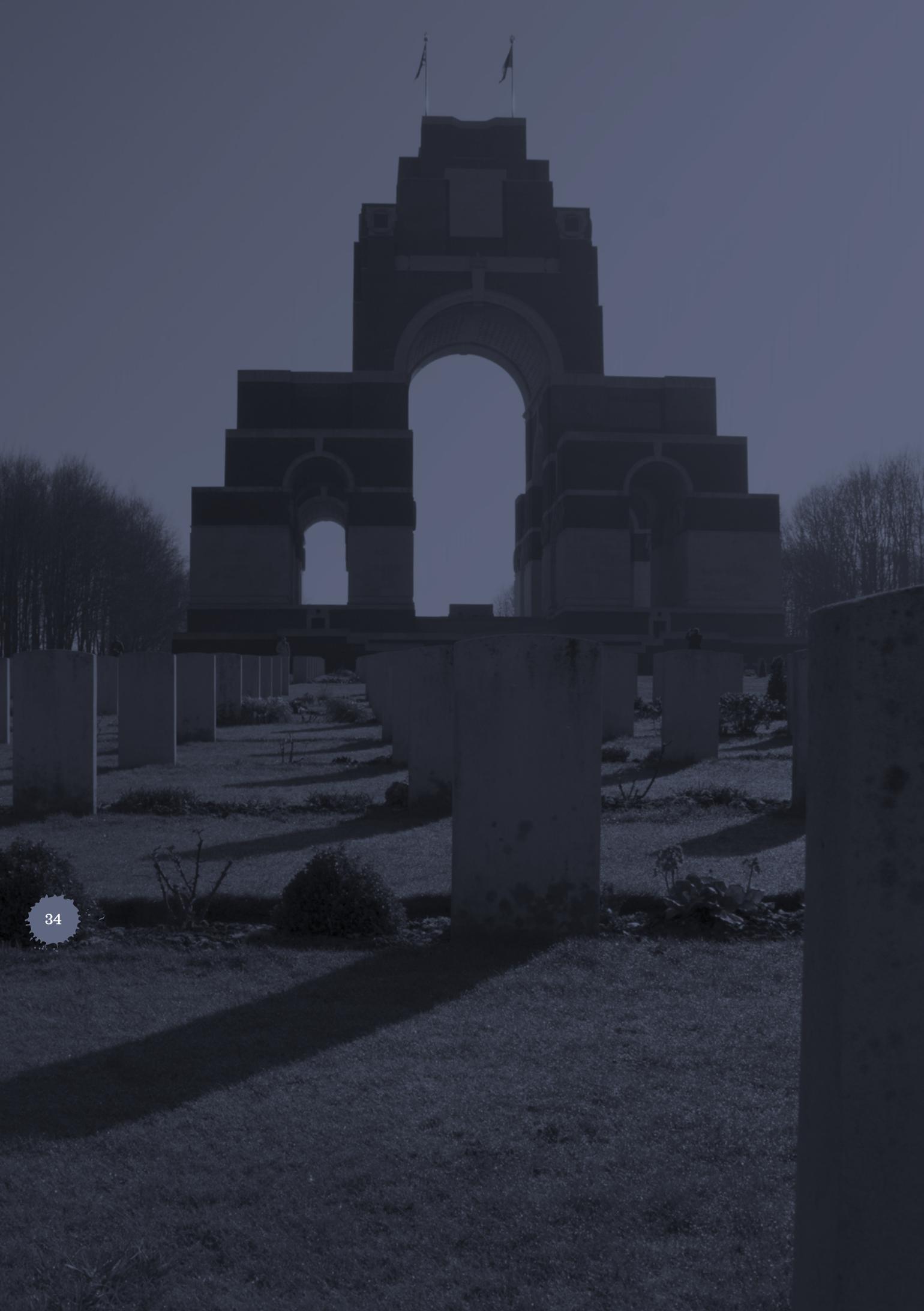
Chemins d'écrivains,
application mobile et site internet
(www.historial.fr)



21 Julian Barnes, «A Jamaïs», éditions Denoël, 1998 pour la traduction française, publié sous le nom «Evermore», Jonathan Cape Ltd, 1996, p. 39

22 Julian Barnes, «A Jamaïs», éditions Denoël, 1998 pour la traduction française, publié sous le nom «Evermore», Jonathan Cape Ltd, 1996, p. 42-43

23 Idem, p. 53-54



2^{NDE} PARTIE

« La mémoire »

→ Présentation générale du site de Thiepval

L'impératif besoin de se souvenir

→ Lorsque les combats s'achèvent en novembre 1918, les sociétés européennes sont exsangues. La fin du cataclysme est un soulagement et donne lieu, dans un premier temps, à de vastes mouvements de liesse collective - du moins chez les vainqueurs.

→ Cette tendance doit cependant être nuancée : rares sont les familles à ne pas avoir perdu un être cher, rares sont les soldats à ne pas penser aux camarades tombés. Roland Dorgelès exprime cette ambiguïté des sentiments : «*Longtemps je me suis reproché de n'avoir pas partagé l'ivresse de cette magnifique journée, de n'avoir pas ri, chanté avec la multitude, entraîné par les femmes, brandi des drapeaux, poussé des canons devenus joujoux. [...] Leur joie me faisait honte, leur joie me faisait mal, car je savais le prix que d'autres l'avaient payée. Depuis j'ai parfois pen-*

sé que j'avais eu tort. Nulle fête n'eût été assez belle, nulle joie assez bruyante pour célébrer la Victoire et la Paix. Ce n'était pas trahir les morts que de se saouler de clameurs. Eux aussi l'avaient attendue, cette aube éblouissante, et ils étaient tombés en lui tendant les bras ¹».

→ Ainsi, dès les premières heures, joie et recueillement s'entremêlent. Il semble inconcevable de tourner la page et de tirer un trait sur ces années dramatiques. Se pose dès lors la question de l'hommage aux disparus. Comment ne pas laisser tomber dans l'oubli leur sacrifice ? C'est à partir de ce besoin de se souvenir que sont érigés plus de 35.000 monuments aux morts dans les communes françaises dès 1920. Bien qu'un siècle se soit depuis écoulé, le deuil est toujours présent dans les mémoires comme en attestent les cérémonies qui se déroulent dans les communes chaque 11 novembre².

Chronologie de la construction du site de Thiepval

26 SEPTEMBRE 1914
Prise de Thiepval par les Allemands.

1^{ER} JUILLET 1916
Début de la bataille de la Somme. Thiepval est l'objectif fixé à la 36^e Division d'Ulster (l'assaut échoue).

3 SEPTEMBRE 1916
Nouvelle tentative britannique par la 49^e West Riding Division (nouvel échec).

26 SEPTEMBRE 1916 :
Nouvel assaut britannique. La 18^e Eastern Division s'empare de Thiepval le 27 et le 7^e bataillon du Queen's Royal West Surrey Regiment s'assure le contrôle de la redoute des Souabes le 28.



Cérémonie au monument aux morts de Péronne dans les années 20

→ A l'image des communes qui honorent par ces monuments leurs enfants «Morts pour la France», de nombreuses nations souhaitent commémorer leurs soldats, morts loin de chez eux, en terre étrangère. C'est le cas pour les pays de l'empire britannique. Comme le veut leur tradition, Anglais, Canadiens, Australiens, Sud-Africains... sont enterrés là où ils sont tombés ; les corps ne sont pas rapatriés dans leur pays d'origine. C'est pourquoi de nombreux cimetières du Commonwealth parsèment les anciens champs de bataille. En complément de ces cimetières, d'imposants mémoriaux sont érigés, rendant hommage à l'ensemble de leurs combattants, et notamment à ceux dont les corps n'ont pu être retrouvés : mémorial cana-

dien de Vimy, mémorial sud-africain de Longueval, mémorial australien de Villers-Bretonneux... sans oublier, bien sûr, l'impressionnant mémorial britannique de Thiepval.

→ Le site de Thiepval s'est progressivement enrichi de nouveaux espaces dont le dernier a été inauguré à l'été 2016, coïncidant avec la commémoration du centenaire de la bataille de la Somme.

- 1 Roland Dorgelès, *Bleu horizon - Pages de la Grande Guerre*, Editions Albin Michel, 1949.
- 2 La date de commémoration officielle du 11 novembre, devenant du même coup jour férié, est fixée par la loi du 24 octobre 1922.

1928

Début des travaux de construction du Mémorial de Thiepval.

1932

Inauguration du Mémorial de Thiepval.

2004

Ouverture du centre d'interprétation de Thiepval.

2016

Ouverture du musée de site de Thiepval.

→ Le mémorial de Thiepval

Premier contact avec le monument



Le mémorial, vu de la route menant de Pozières à Thiepval

→ Situé sur les hauteurs de la vallée de l'Ancre, l'arche monumentale de Thiepval, dont la silhouette se découpe sur la ligne d'horizon, est visible à des kilomètres à la ronde.

→ En arrivant sur le site boisé, la construction semble jouer à cache-cache avec le visiteur. Elle l'oblige à se déplacer avant de se dévoiler à lui peu à peu. Elle se laisse désirer jusqu'à envahir totalement son champ de vision.





→ Un face à face impressionnant que décrit Xavier Hanotte dans son roman « Derrière la colline » :

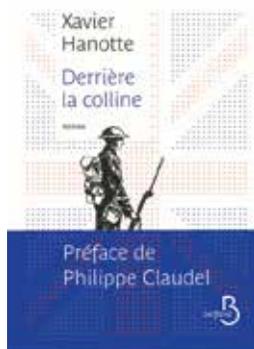
« Thiepval, Somme, jeudi 1^{er} juillet 1948.

Les pneus crissent sur les graviers. Me voici arrivé. Je laisse le vélo près de l'entrée, ôte ma casquette. La lumière décline, le monument découpe sa silhouette noire sur un ciel de nacre.

Dans les haies, des merles sifflent. C'est l'heure la plus belle, quand le soleil flamboie entre les piliers de l'arche, puis s'enfonce derrière la forêt d'où, trente-deux ans plus tôt, nous sommes tous partis. Les noms sont arrivés, les corps sont restés en bas, la terre les a pris. Soixante-mille tués et blessés en un peu plus de dix heures...

Chaque fois que j'approche ainsi du Monstre, sur les pelouses rases où jouent les ombres, le même frisson me parcourt l'échine. Ensuite, j'ai l'impression curieuse de rentrer à la maison.

Vu de loin, le Mémorial des disparus suscite toujours les mêmes commentaires. Quiconque l'aperçoit pour la première fois lui trouve une lourdeur rébarbative, aux limites du grotesque. Impression trompeuse, mais normale. Car ainsi juché au som-



met de la colline, l'édifice domine toute la région, dont il forme un repère familier. Et de la sorte, il remplit une partie de sa mission. En effet, pour peu qu'ils aient le temps, quelques touristes intrigués quittent la route de Bapaume et mettent le cap sur cette ziggourat inattendue, que la plupart des guides passent sous silence. Le détour est minime : la cathédrale d'Amiens attendra bien.

A mesure qu'on s'en approche, le monument ne perd rien de son mystère, mais dévoile une surprenante nature protéiforme. De mastodonte, il se mue bientôt en arc austère et solennel puis, peu à peu, au gré des angles, en une gigantesque porte béante, ouverte sur le ciel de Somme.

Quand enfin, au détour d'un virage, le voyageur débouche au pied de l'édifice, le jeu savant des volumes et des symétries l'intrigue d'abord, puis le fascine. D'un coup, il se sent à la fois écrasé et enlevé, double mouvement, vers le bas, vers le haut, contradictoire et complémentaire. Alors seulement, la présence invisible se manifeste. Le vent chuchote, les branches murmurent mais ils sont là. Un long cri silencieux vibre sous les voûtes et au-delà d'elles, monte vers l'éther, n'en finit pas de mourir.

Et on se tait. Et on l'écoute. Nul besoin de comprendre, il suffit de sentir.

A cette heure tardive, plus personne ne traîne alentour. Le lieu est rendu à ses véritables propriétaires, fantômes légers, voix sans visages. Sur l'escalier, la brise du soir chasse une fleur en papier. D'un pas lent, je gravis les marches qui mènent à la Pierre du souvenir. Le verset de l'Ecclésiaste disparaît presque sous les couronnes de coquelicots.

THEIR NAME LIVETH FOR EVERMORE.

“Leur nom vivra à jamais”¹»



¹ Xavier Hanotte, *Derrière la colline*, Editions Belfond, 2014.

Les “Missing of the Somme”



→ Au lendemain de la Grande Guerre, le ramassage des corps se poursuit sur les anciens champs de bataille. Il s'agit de donner à chacun de ces hommes une tombe, nominative ou anonyme (portant dans ce cas la mention «Soldat inconnu» pour les Français ou «Known unto God» pour les Britanniques). Lorsque s'achève cette tâche d'identification, on constate que de nombreux soldats n'ont pu être retrouvés. Ils sont portés disparus («Missing», en anglais).

→ C'est à ces disparus qu'est dédié le Mémorial de Thiepval comme l'indique l'inscription gravée sur le mur d'enceinte, à l'entrée du site : «THE THIEPVAL MEMORIAL TO THE MISSING OF THE SOMME».

→ A l'approche du monument, les interminables listes nominatives donnent le vertige. Au pied des seize piliers, de nombreuses croix ornées d'un coquelicot attestent du passage de visiteurs venus rendre hommage aux disparus. Le témoignage de Wendy Mullet, petite fille du soldat Charles Stokes, montre combien l'émotion est grande pour les proches venus à la rencontre de leur histoire familiale : «*Je n'ai jamais connu mon grand-père, Charles Stokes. Je sais que ma*

grand-mère Ellen et ses trois filles, Rose, Doris et Daisy, ne l'ont jamais oublié et qu'elles parlaient souvent de lui. Sa fille Olive est née huit jours après sa mort dans la Somme. Pour ma grand-mère, ça n'a pas été facile d'élever seule une famille.

Je me souviens que quand j'étais petite fille, il y avait un grand portrait de mon grand-père en uniforme des Grenadiers Guards accroché au mur. Ma grand-mère y tenait beaucoup. Je sais qu'elle aurait souhaité qu'il eût une tombe. Tout ce qui restait de lui, c'étaient son portefeuille et les photos de famille qu'un camarade avait collectés sur son corps, sur le champ de bataille de Ginchy¹.



Des années ont passé. Un jour ensoleillé de juin 1999, j'ai longé la Somme depuis Albert sur la route bordée de coquelicots, le paysage à perte

de vue. C'était si tranquille et paisible, on n'entendait que les oiseaux. Dans le lointain se dressait le Mémorial de Thiepval. Sur le pilier 8, face D, j'ai

trouvé le nom de mon grand-père. Je n'ai pas pu dissimuler quelques larmes mêlées de tristesse et de joie. C'est un jour que je n'oublierai jamais. ²»



→ A l'origine, 73.357 noms de disparus - Britanniques et Sud-africains - figurent sur les seize piliers du mémorial de Thiepval. En observant de près les listes gravées dans la pierre, on constate aujourd'hui que certains noms ont été effacés. Ils correspondent à des hommes dont les corps ont, depuis l'inauguration du monument, été retrouvés fortuitement ou lors de fouilles archéologiques. En leur donnant une sépulture dans un cimetière à proximité de l'endroit où ils ont été découverts, leurs noms disparaissent du mémorial.

1 Village situé à l'est de Thiepval, près de Longueval.

2 Témoignage présenté dans la salle «Missing of the Somme» du musée de site (voir plan page 55)

Historique du Memorial de Thiepval

→ Devant le nombre de victimes recensées au cours du conflit, l'Empire britannique crée en 1917 l'Imperial War Graves Commission¹, chargée de leurs sépultures. Sous l'impulsion de ses architectes en chef – Sir Edwin Lutyens, Sir Herbert Baker et Sir Reginald Blomfield – la commission construit plus de 1.000 cimetières sur l'ancien front ouest. A lui seul, le département de la Somme en compte plus de quatre cents.

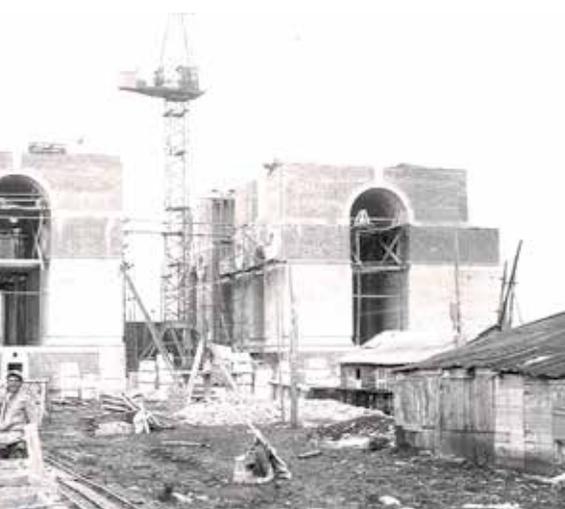
1. La genèse du projet

→ L'enterrement des corps, identifiés ou anonymes, s'étale sur plusieurs années. Chacun

d'eux repose alors sous une stèle en pierre qui a remplacé les anciennes croix provisoires en bois. Cette vaste campagne d'inhumation ne résout pourtant pas le problème des soldats portés disparus et dont les dépouilles, pulvérisées par les obus ou demeurées enfouies, n'ont pu être retrouvées. Afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli et pour les honorer comme leurs camarades regroupés dans les cimetières², la Commission impériale britannique envisage d'ériger d'imposants mémoriaux. Le premier, œuvre de Sir Reginald Blomfield, est construit à Ypres³, en Belgique (1927). Pour la Picardie, Sir Edwin Lutyens travaille sur un premier projet d'arche à

Saint-Quentin, dans l'Aisne. En juillet 1926, il est décidé de déplacer le futur mémorial à Thiepval, haut lieu de l'engagement britannique dans la bataille de la Somme, où, des hauteurs de la vallée de l'Ancre, il dominera le paysage alentour. Lutyens se rend à Thiepval le 11 octobre 1926 pour découvrir le site et étudier le projet avec l'Inspecteur général des Bâtiments civils et des Palais nationaux. Il s'agit notamment de s'assurer de la possibilité d'investir un terrain alors classé en « zone rouge ⁴ ».

→ Le projet final est transmis au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts en janvier 1928 qui valide le projet par un décret du 24 avril 1929. Lutyens doit cependant revoir son projet à la baisse. Sa première idée était en effet de voir son arche enjamber la route Thiepval-Authuille. Le monument aurait été alors plus imposant que l'Arc-de-Triomphe de Paris. Ne souhaitant pas le voir « surpasser » le symbolique monument français, il est décidé de réduire la taille de l'arche. Cela implique de déplacer le Mémorial de quelques dizaines de mètres, en retrait de la route, là où se trouvait l'ancien château du village, totalement détruit par les combats.



Chantier de construction en 1930 (© CWGC)

2. La construction

→ Le chantier débute en mars 1929. Les travaux d'excavation sont délicats à mener. Ils se tiennent sur les anciennes positions allemandes, objectifs des Britanniques lors de l'offensive de juillet 1916. Les ouvriers retrouvent de nombreux obus non explosés mais aussi des corps ensevelis.

→ Les travaux sont achevés au cours du premier trimestre de 1932 ⁵.

→ Au fil du temps, le site connaît quelques transformations. Entre 1952 et 1955, il est procédé au remplacement des briques roses choisies par Lutyens qui s'avèrent inadaptées au climat de la Somme ⁶. Comme les premières, ces nouvelles briques se dégradent et sont à nouveau remplacées en 1973 par les briques de couleur rouge que nous voyons aujourd'hui.

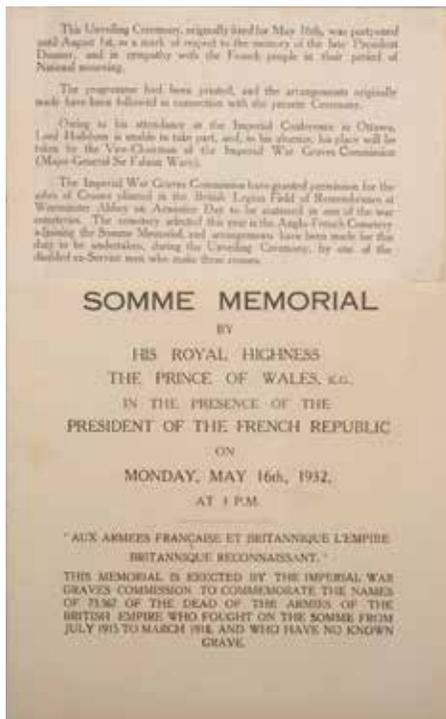
→ En 1960 est ajouté un escalier reliant l'arche aux cimetières français et britannique. Les murs d'enceinte subissent eux-aussi quelques modifications : ceux qui entourent le parvis en herbe sont abaissés, laissant une vue plus dégagée pour le visiteur qui approche du Mémorial, alors que ceux autour du rond-point faisant face à l'arche sont supprimés.

3. L'inauguration

→ Initialement programmée le 16 mai 1932, l'inauguration doit être reportée après l'assassinat le 6 du même mois de Paul Doumer, Président de la République française.

→ La cérémonie a finalement lieu le 1^{er} août 1932 en présence de nombreuses personnalités françaises et britanniques. Les discours d'Albert Lebrun (successeur de Paul Doumer) et d'Edward, prince de Galles et futur Edouard VII, rendent un hommage solennel aux combattants tombés lors des batailles de la Somme et réaffirment les liens unissant les deux pays. Après la bénédiction du monument par Monseigneur Charles Lecomte, évêque d'Amiens, deux émouvantes minutes de silence sont respectées. Retentissent ensuite « La Marseillaise » et le « God save the King ».

→ L'évènement est radiodiffusé en direct sur la BBC, permettant aux Britanniques de suivre la cérémonie en direct. L'inauguration est également relatée en détail dans les deux presses nationales ⁷ et dans les actualités cinématographiques de l'époque.



Page du programme initial de l'inauguration du Mémorial de Thiepval mentionnant la date du 16 mai 1932



Arrivée du Prince de Galles, inauguration du Mémorial, tribune officielle, discours d'Albert Lebrun



Une du Petit Ardennais du 2 août 1916

- 1 L'Imperial War Graves Commission devient la Commonwealth War Graves Commission (CWGC) en 1960.
- 2 Les cimetières britanniques sont dessinés par les trois architectes Sir Edwin Lutyens, Sir Herbert Baker et Sir Reginald Blomfield.
- 3 Mémorial de la porte de Menin où retentit toujours quotidiennement la sonnerie aux morts.
- 4 Secteurs de l'ancienne ligne de front particulièrement touchés par les destructions et classés à jamais inexploitable par le Bureau topographique de la Reconstruction foncière.
- 5 A voir sur le site de l'INA les images du reportage de Joseph Leclerc. Le monument principal du mémorial de Thiepval vient tout juste d'être terminé, des ouvriers s'affairent encore aux dernières finitions.
<http://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu05900/le-memorial-de-thiepval-dedie-aux-combattants-britanniques.html>
- 6 A.J. Thomas, assistant en chef de Sir Edwin Lutyens, émet des doutes sur ces briques dès la construction, en décembre 1929.
- 7 Voir par exemple la une du Daily Mirror du 8 août 1932.

Mémorial et architecture

→ Friedrich Nietzsche¹ parle de l'architecture comme une « sorte d'éloquence du pouvoir par les formes, tantôt convaincante et même caressante, tantôt seulement donnant des ordres. »

1. Un monument massif



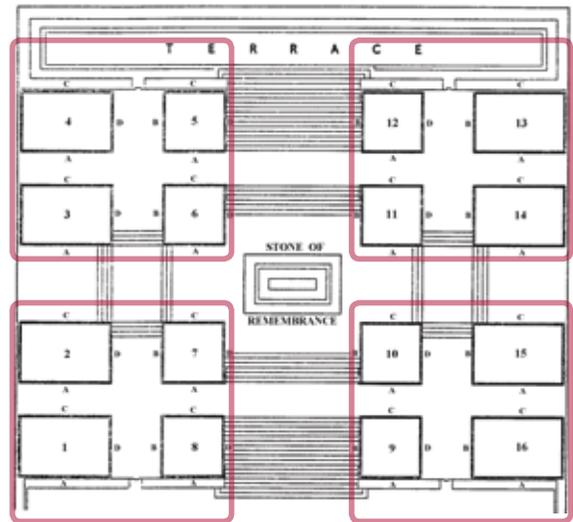
Le mémorial écrase le visiteur de toute sa hauteur

→ Le mémorial de Thiepval, création de l'architecte Edwin Lutyens, se présente sous la forme d'un arc commémoratif à trois arches qui se retrouvent sur chacune de ses faces. C'est une œuvre monumentale qui impose une présence, une volonté d'être vu. Il devient un repère dominant du paysage. Sa forme nous rappelle celle d'un arc de triomphe mais aussi celle d'une pyramide dont la fonction serait de faire le lien entre ciel et terre, entre vivants et disparus.

→ Cette arche est supportée par seize piliers massifs, fortement ancrés dans le sol, qui portent l'ensemble du monument à une hauteur de 45 mètres.

→ Le cimetière fait écho au mémorial par son organisation quadripartite. Cet agencement renforce leur lien. A la symétrie du mémorial répond celle des cimetières en contrebas.

→ L'architecte utilise la pierre blanche de Portland sur laquelle sont inscrits les noms des soldats disparus et la brique, matériau local. Le choix de ces matériaux opaques, compacts et lourds, participe à rendre le monument imposant et massif.



Plan au sol © CWGC



Photographie aérienne de l'IGN © Géoportail

2. Le rapport aux corps

→ Le corps et l'architecture entretiennent un rapport très fort. Ce monument évoque d'abord le corps absent des soldats. Les quelques 72 000 disparus britanniques sont symbolisés par la présence très massive de la construction. Le rapprochement des notions présence et absence s'incarne sur le site. Nous pouvons penser à un cénotaphe, voire à un mausolée, laissant derrière lui les stèles et donc les corps des soldats.

→ Le corps présent du visiteur est submergé et même dominé par cette architecture monumentale. En contrebas, le cimetière franco-britannique rassemble les corps de 300 soldats du Commonwealth et de 300 soldats français.



Stèles britanniques et croix françaises

→ Une dialectique se met en place entre le cimetière et le monument lui-même. Dans nombre de tombes reposent les corps de soldats inconnus. Ils répondent aux corps absents du mémorial mais dont les noms, gravés dans la pierre, donne une présence symbolique aux disparus.

Pierre du Souvenir sous l'arche principale du mémorial de Thiepval.

Caractéristiques des sépultures et cimetières britanniques :

→ Les cimetières britanniques sont généralement entourés d'un muret en briques (ce qui n'est pas le cas à Thiepval), avec une entrée décorative. La plupart ont la même croix en calcaire appelée « Croix du Sacrifice », dessinée par Reginald Blomfield. Sa hauteur peut varier de 4,5 à 9 mètres selon la taille du cimetière.



Croix du Sacrifice

→ Pour les cimetières regroupant au moins 1 000 corps, une « Stone of Remembrance ² » est érigée. Cette dernière a été imaginée par Sir Edwin Lutyens, architecte du mémorial de Thiepval ; y est gravée la citation de l'Ecclésiaste choisie par Rudyard Kipling ³ « Their name liveth for evermore ⁴ ».

→ Quelque soit le cimetière, la pierre mesure 3,5 mètres de long pour 1,5 mètre de haut. On y accède généralement par un escalier de trois marches.



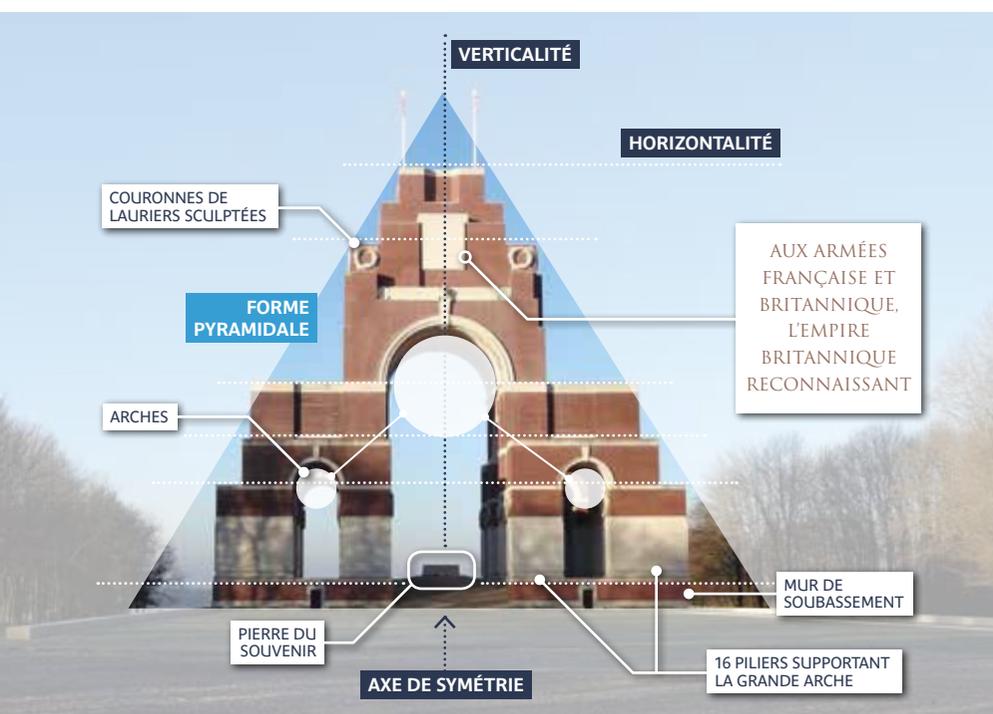
3. Le rapport au lieu

→ Le mémorial de Thiepval entretient un rapport très fort avec le site sur lequel il est implanté. Le cimetière franco-britannique se trouve à l'emplacement des positions allemandes du 1^{er} juillet 1916.

→ Bâtir un mémorial revient à donner forme à un objet de captation du souvenir. En l'absence de corps, un mémorial est avant tout support d'une commémoration. C'est un acte, un rite ancestral qui a pour objectif de rendre hommage aux victimes et de faire accepter la perte. L'édification des lieux de mémoire vise également à sanctifier une trace et à se mesurer à l'histoire.

→ L'arche monumentale de Thiepval fait office de passage menant au cimetière. A son sommet est écrit «Aux armées française et britannique, l'empire britannique reconnaissant⁵». En utilisant aussi la symbolique des couronnes de lauriers sculptées, Edwin Lutyens associe le sacrifice des soldats à la victoire.

→ Le monument trône au milieu d'un bois et d'un parc fidèle à la tradition anglaise du jardin paysager. Cette atmosphère bucolique procure un sentiment de paix, propice au recueillement. Le mémorial s'inscrit donc dans la nature environnante mais d'une manière totalement différente de celle du centre d'accueil et du musée d'interprétation, pourtant tout proches.



© GÉOPORTAIL

Lexique

46

Monument Œuvre de sculpture ou d'architecture destinée à conserver la mémoire d'une personne, d'un événement.

Mémorial Monument commémoratif.

Arche Baie prenant naissance sur un sol, couverte d'une petite voûte en berceau et percée de part en part dans une construction de faible épaisseur.

Baie Ouverture de fonction quelconque, ménagée dans une partie construite, et son encadrement.

Arc monumental Monument formé d'une ou de plusieurs arches alignées ou transversales. (Arc funéraire, arc commémoratif)

Soubassement Partie massive d'un bâtiment, construite au sol et ayant pour fonction réelle ou apparente de surélever les parties supérieures.

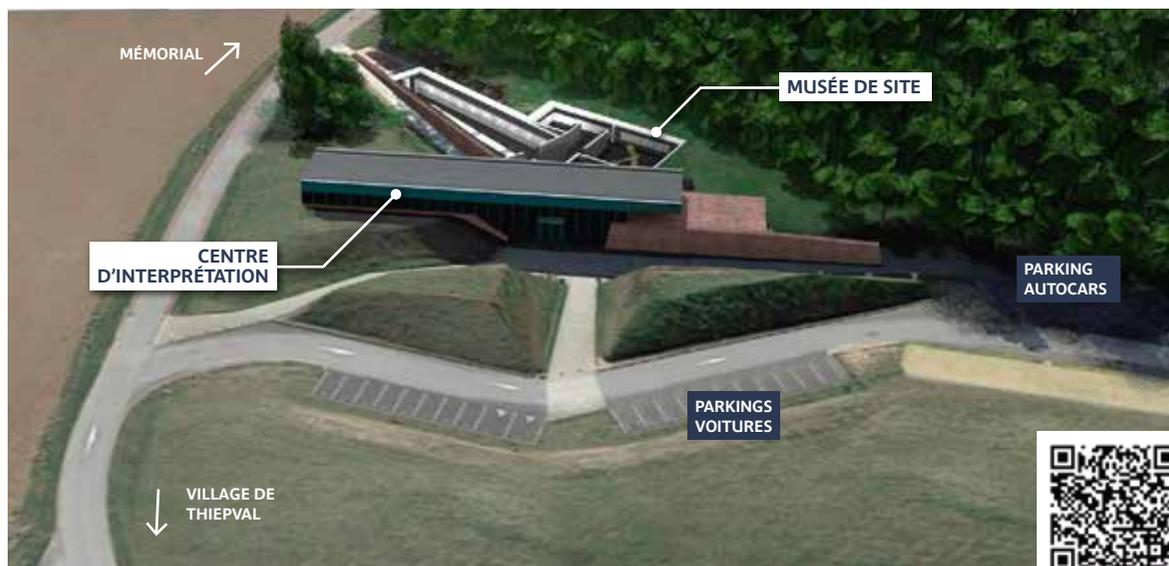
Mausolée Monument funéraire ayant les dimensions d'un bâtiment, construit pour recevoir une ou plusieurs tombes.

Cénotaphe Monument élevé à la mémoire d'une personne ou d'un groupe de personnes dans un lieu où ne se trouve pas de corps.

- 1 Friedrich Nietzsche, *Le crépuscule des idoles*, 1889.
- 2 Pierre du Souvenir.
- 3 Le célèbre auteur du *Livre de la jungle*, dont le fils John est porté disparu lors de la bataille de Loos (Pas-de-Calais) en septembre 1915.
- 4 Leur nom vivra à jamais.
- 5 On pourrait faire un rapprochement avec l'inscription gravée sur le fronton du Panthéon, à Paris : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ».

chapitre 5

→ Le centre d'interprétation



Approche architecturale

1. Un bâtiment intégré dans son environnement

→ Le centre d'interprétation, contrairement au mémorial, se fond dans le paysage. A l'érection et à la verticalité du mémorial répond l'enfouissement et l'horizontalité du centre. L'apparition du mémorial s'oppose à la *disparition* du centre.

→ Le centre d'interprétation forme une longue halle d'acier, de verre et de briques, enchâssée dans le sol. Presque invisible de l'extérieur, dis-





cret, transparent, ce bâtiment est l'œuvre d'un collectif de dix personnes ¹ issues de quatre agences différentes. Chacune travaillait sur le projet une semaine durant avant de le confier à une autre, à la manière d'un « cadavre exquis ». Les expositions et l'audiovisuel ont été conçus par Trois Cube.

→ L'accès au centre, constitué de trois chemins encaissés, symbolisent l'expérience de la tranchée. Le visiteur est placé dans la situation du soldat.

→ La salle principale se présente comme un vaste parallépipède en verre. Seule une rangée de baies vitrées affleure légèrement et permet de percevoir le paysage environnant. L'architecture nous impose un point de vue à ras du sol, comme celui des combattants dans leurs tranchées.

2. Pistes pédagogiques

→ Autour de l'architecture du mémorial et du centre d'interprétation, plusieurs notions peuvent être travaillées avec des élèves :

- Plein / Vide
- Transparence / Opacité
- Espace naturel / Espace bâti
- Verticalité / Horizontalité
- Massif / Léger
- Présence / Absence
- Matériaux
- Monumentalité / Echelle
- Couleur / Matière
- Corps
- Symétrie
- Symbolisme

¹ Plan 01, Architectes, LP paysagistes RFR et Delta fluide ingénieurs. Le collectif Plan 01 est la réunion de quatre agences : Agence KOZ, BP, Atelier du Pont, Phileas K.



Les trois chemins d'accès au centre d'interprétation

Interview de Vincent Laude, responsable du centre d'interprétation

Quels sont les missions et les objectifs du centre d'interprétation ?

C'est avant tout un bureau d'informations, un point d'accueil mis à la disposition des visiteurs des champs de bataille. Avant son ouverture, les visiteurs étaient livrés à eux-mêmes. Nous sommes là pour les aider à découvrir le Mémorial mais aussi l'ensemble des sites de mémoire du circuit du Souvenir. Grâce à des documents variés (textes, photographies et cartes), l'exposition permanente se veut éducative et pédagogique et donne les informations nécessaires pour appréhender la bataille de la Somme et, plus largement, la Grande Guerre. Cela permet aux non-initiés de comprendre en peu de temps ce qui s'est joué ici, notamment en 1916, et la raison pour laquelle ce mémorial a été érigé. Le centre est enfin l'occasion de prolonger ou d'initier une visite à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, dont il est une antenne, pour mieux comprendre les causes, les conséquences et le déroulement du conflit.

Quels publics accueillez-vous ?

Avant l'ouverture du centre en 2004, une étude de fréquentation du site pilotée par le Conseil départemental de la Somme avait estimé le nombre de visiteurs à près de 200 000. Il est difficile de donner des statistiques précises sur le nombre de personnes visitant le centre puisque l'accès est libre et gratuit mais il est raisonnable de penser que nous ne sommes pas loin de ce chiffre. C'est en 2014, première année du centenaire de la Première Guerre mondiale, que la fréquentation a atteint son apogée. On espérait beaucoup de l'année 2016, commémorant le centenaire de la bataille de la Somme, mais les événements (attentats, restrictions d'accès au site pour préparer les cérémonies commémoratives...) ont eu un impact réel sur le nombre de visiteurs. Il n'en demeure pas moins que, si on se base sur les passages en boutique, l'année 2016 a bénéficié de ce centième anniversaire de la bataille de la Somme. En atteste le nombre croissant de visiteurs français qui ont ressenti le besoin de mieux comprendre l'histoire de leur territoire.

Histoire oblige, puisque ce sont leurs hommes qui tenaient le secteur lors de la bataille de la Somme de 1916, plus de 60% de nos visiteurs sont britanniques. Mais on accueille aussi de nombreux Australiens et Canadiens dont les troupes ont également combattu près d'ici (Ferme du Mouquet, Pozières...). Cela montre combien le devoir de mémoire est beaucoup plus ancré dans les pays anglophones qu'en France. La culture du souvenir s'y transmet de génération en génération ; cela explique que beaucoup viennent en famille honorer la mémoire d'un aïeul que les plus jeunes n'ont pourtant pas connu directement. Le mémorial de Thiepval est, de plus, particulier puisqu'il commémore des soldats disparus, soit parce qu'ils n'ont pas sépultures connues, soit parce que leur corps n'a pas été retrouvé. Or, le propre de l'être humain est de pouvoir faire le deuil d'une personne décédée qu'après avoir vu son corps. C'est de cette étape nécessaire du deuil qu'ont été privés les descendants des soldats commémorés sur le monument. Leur venue à Thiepval n'est pas une simple visite mais un véritable pèlerinage.

Le centre d'interprétation reçoit enfin tout au long de l'année de nombreux groupes scolaires, britanniques bien sûr, mais aussi français dans le cadre de projets pédagogiques.

Le centre est géré par le département, le mémorial par la CWGC : quelles relations avez-vous avec elle ?

La cohabitation du centre d'interprétation, géré par l'Historial et le Conseil départemental, et du mémorial implique des liens étroits avec la CWGC, en charge de la gestion des sites de mémoire britanniques. Les entités se complètent et génèrent des liens forts. L'un ne peut faire sans l'autre puisque les visiteurs du mémorial ont besoin d'informations concernant le contexte historique, le monument et les soldats disparus.

Quelles sont les questions et les demandes les plus fréquentes des visiteurs ?

Aussi surprenant que cela puisse paraître, cent ans après la bataille de la Somme de 1916, des familles



sont toujours à la recherche de l'endroit où peut être commémoré ou enterré leur soldat. Il n'est pas rare de voir arriver des familles avec quelques informations sur un ancêtre pour nous demander de les aider à les localiser. Parfois l'histoire de l'ancêtre s'est perdue avec le temps. Avec le regain d'intérêt provoqué par le Centenaire, certaines familles redécouvrent qu'elles ont un aïeul tombé quelque part dans la Somme et viennent pour la première fois lui rendre visite. Les histoires sont parfois difficiles à reconstruire, notamment quand ces soldats se sont engagés sous un nom d'emprunt. Je me souviens de la venue en 2006 d'un Anglais très âgé qui venait pour la première fois se recueillir devant le nom de son père, gravé sur le mémorial. Il n'avait que 6 ans lorsque son père a été porté disparu et n'en gardait aucun souvenir. Sa mère s'était remariée et l'histoire du père ne lui avait pas été transmise ; ce n'est que pour les 90 ans des commémorations de la bataille de la Somme que la famille a souhaité retisser les liens perdus. On a assisté ce jour-là à une scène très émouvante : ce vieux monsieur découvrant le site, le mémorial, le nom de son père et donc sa propre histoire presque un siècle après. Pour d'autres familles, c'est aussi l'occasion de remettre un visage sur leur disparu grâce à la base de données « Missing of the Somme » consultable au centre ¹.

Le centre présente une galerie de portraits de disparus. Comment réagissent les visiteurs lorsque vous échangez avec eux autour de ces personnages ?

Ce panneau présente 600 visages. Il est indispensable pour montrer l'ampleur du drame humain qui s'est joué lors de la bataille de la Somme. Il ne faut pas oublier d'y associer les soldats français et allemands qui ont eux-aussi perdu la vie ici. Pour présenter les portraits de tous les soldats commémorés sur le mémorial, il faudrait 120 panneaux comme celui-ci. Derrière chacun de ces visages et de ces noms, c'est une histoire qui se cache.

Ces parcours font comprendre de manière très humaine aux visiteurs, et notamment au public scolaire, le drame qui s'est joué pendant cette bataille. Par exemple, de nombreux groupes scolaires britanniques viennent redonner vie aux anciens élèves de leurs écoles, engagés ensemble au sein d'un Pal's battalion (bataillon de copains). C'est sur cette même démarche que lors de la coupe du monde de rugby qui s'est déroulée en France en 2007, l'équipe d'Angleterre est venue à Thiepval pour rendre hommage à la dizaine de rugbymen internationaux de l'époque qui sont commémorés ici.

Beaucoup de visiteurs sont à la recherche de ces histoires « d'hommes » : ils s'intéressent davan-

tage à cet aspect humain, qu'à la guerre elle-même. Là aussi, la base « Missing of the Somme » est une ressource indispensable. Pour le personnel du centre, les questions des visiteurs sont ainsi au quotidien l'occasion de nouvelles découvertes. Le centre participe à ce que ces morts ne tombent pas dans l'oubli et à honorer leur sacrifice.

Même si la question est difficile, quel parcours de soldat vous touche le plus ?

J'évoque régulièrement avec les visiteurs l'histoire de Frederick Souls, issu d'une fratrie qui a été décimée au cours de ces cinq années de la Grande Guerre. Il est porté disparu sur la Somme en 1916. Quatre de ses frères perdent la vie pendant la guerre ! Le sixième garçon, trop jeune pour combattre, meurt au lendemain du conflit de la grippe espagnole. Comment imaginer la peine de ces parents qui à cinq reprises ont reçu par la poste un télégramme leur annonçant la mort ou la disparition de leurs fils ?

Mais il est vraiment très difficile de ne ressortir qu'une histoire ; chacune provoque la même émotion et mériterait de s'y intéresser.



Portrait de Frederick Souls en uniforme (© Pam & Ken Linge)

1 Base réalisée d'après les travaux de Ken et Pam Linge (voir ci-dessous)

Portraits de disparus

→ Les interminables listes de noms de disparus qui se déroulent sur les seize piliers du mémorial franco-britannique de Thiepval donnent une idée de l'ampleur de l'hécatombe. Si cette accumulation n'offre qu'un intérêt statistique, derrière chacun de ces noms se cache une vie fauchée sur les champs de bataille de la Somme¹.

→ Les recherches minutieuses de Ken et Pam Linge ont permis d'établir une base de données qui, au-delà de recenser les disparus, redonne à chacun d'eux un visage et une histoire. Ces travaux ont donné lieu à une exposition à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne en 2012². En 2016, Ken et Pam Linge ont reçu du Conseil départemental de la Somme la médaille du Centenaire (catégorie «Tourisme de mémoire»).

→ Voici quatre exemples significatifs :

1. Métallurgiste et père de trois enfants, Jacob Templar, âgé de 30 ans, s'engage le 27 août 1914. Après sa période de formation, soldat de 2^e classe au 6^e bataillon du Leicestershire Regiment, il part pour la France le 29 juillet 1915. Il est porté disparu le 17 juillet 1916 dans le secteur



Jacob Templar et son frère George (© Pam & Ken Linge)



Insigne du Leicestershire Regiment

de Fricourt. Trois jours avant, son jeune frère, George, de 6 ans son cadet, a été tué.

→ Les frères Templar fournissent un exemple du drame vécu par certaines familles où des fratries entières disparaissent.

2. Membre de la Société des chants populaires, George Butterworth est un compositeur reconnu. Lorsque l'armée promet aux hommes qui s'engagent ensemble d'être affectés dans la même unité, il s'engage en septembre 1914 avec sept amis. Seuls trois d'entre eux survivront à la guerre. George est tué par un tir de sniper au petit matin du 5 août 1916 près de Pozières. Son corps ne sera pas retrouvé et son nom rejoindra la liste des disparus.

→ L'histoire de George Butterworth et de ses camarades permet de comprendre l'impact que va laisser la bataille de la Somme dans la société britannique. De nombreux bataillons de copains (les *Pal's battalions*), sont décimés lors d'un même assaut. C'est un village, un quartier, un atelier ou un club sportif, qui porte d'un coup le deuil de sa jeune génération. Un vétéran irlandais se rappelle: « Dans les longues rues de Belfast, les mères guettaient avec appréhension l'arrivée des vélos rouges des garçons porteurs de télégrammes. Maison après maison les stores se baissaient jusqu'au moment où il semblait que chaque famille de la ville avait été accablée par un deuil. Les listes des victimes étaient remplies de noms bien connus, et après chaque nom apparaissaient entre parenthèses les initiales de l'UVF.³ »



George Butterworth, lieutenant, 13th battalion, Durham Light Infantry
(© Pam & Ken Linge)



Insigne du Durham Light Infantry

3. Frederick Hallett s'engage en février 1915 à l'âge de 19 ans. Il débarque en France le 31 décembre 1915. Son sacrifice tragique illustre les liens étroits qui se tissaient entre les hommes. C'est une lettre de l'officier-commandant de la compagnie qui informe sa mère de sa disparition: « Le 8 septembre 1916. Chère Mme Hallett, j'ai le regret de vous annoncer que votre fils, le soldat F. Hallett, est mort au combat. Il a sauvé la vie de sept de ses camarades au prix de la sienne. Au cours d'une attaque à la grenade, il a été touché à l'épaule et presque immédiatement après,

une grenade allemande est tombée devant lui. Il s'est jeté sur la grenade pour sauver ceux qui se trouvaient derrière lui, et a été tué par l'explosion. C'est l'acte le plus brave qu'un homme puisse accomplir, et je suis sûr que vous en êtes fière. Je ne peux rien dire pour vous consoler dans votre douleur, mais sachez que la compagnie a perdu un camarade gai et courageux. Je le recommanderai fermement pour une récompense, que j'espère il obtiendra. »

Frederick Hallett, soldat de 2^e classe, 2nd battalion, Royal West Surrey Regiment
(© Pam & Ken Linge)



Insigne du Queen's Royal West Surrey Regiment



4. A 20 ans, Leonard Brooks s'engage au sein des Civil Service Rifles le 3 juin 1915 avant d'être transféré au Machine Gun Corps le 29 juillet 1916. Il gagne la France et retrouve sa compagnie le 21 septembre. Il est tué dès le 29 par un éclat d'obus, trois heures à peine après être descendu pour la première fois dans une tranchée !



Leonard Brooks, caporal suppléant, 123rd company, Machine Guns Corps
(© Pam & Ken Linge)



Insigne du Machine Gun Corps

- 1 L'âge moyen des soldats cités sur les piliers du Mémorial est de 25 ans.
- 2 Catalogue de l'exposition *Missing of the Somme* en vente à la boutique du musée ou sur <http://www.historial.fr/boutique/>.
- 3 UVF : Union Volunteer Force.

→ Le musée de site

Un parti-pris muséographique

PAR EMILIE SIMON, CHARGÉE DES PROJETS MUSÉOGRAPHIQUES.

→ La création du Musée de Thiepval restitue l'histoire et l'état des mémoires des batailles de la Somme, en croisant les regards des belligérants. L'ambition initiale multipliait les atouts. À la pertinence du diagnostic s'ajoutait la volonté d'innover avec, par exemple, l'utilisation d'une représentation contemporaine (le panorama de Joe Sacco) et d'offrir aux visiteurs une expérience de visite singulière.

→ La définition d'un programme muséographique, la constitution d'un appareil historique solide et l'appel à une équipe de professionnels pluridisciplinaire (scénographes, graphistes, développeurs multimédia) ont permis à l'idée originale de se concrétiser.

1. Le programme muséographique

→ La phase de programmation muséographique a délimité les contours du parcours d'exposition en se nourrissant de l'étude approfondie du site et d'un dialogue étroit avec les historiens et les partenaires techniques et scientifiques. Elle a défini les lignes de force du musée et déterminé les choix d'objets et les modes de présentation.

→ Les propositions initiales, passées au tamis de la muséographie, sont tantôt devenues des temps

forts, tantôt des éléments d'accompagnement. Pour garantir l'équilibre du résultat, le projet s'est émancipé de certaines habitudes qui poussent à la prolifération documentaire. Il n'a pas sacrifié à certains réflexes : la présentation exhaustive de l'uniformologie, le récit détaillé des opérations militaires, les faits d'armes ou anecdotes régimentaires. La muséographie a favorisé l'immersion, l'autonomie du visiteur et l'alternance des dispositifs.

→ Le projet multimédia global fut dédié à l'explication du contexte, à la présentation didactique de l'histoire des batailles et à l'approfondissement documentaire. Plusieurs films en quatre langues jalonnent l'exposition : cartes animées, diaporamas, témoignages et parcours de soldats. C'est notamment à travers eux que le musée croise les récits et décentre le regard. Les interfaces tactiles ont été sciemment écartées pour éviter la dispersion de l'information et, surtout, de l'attention des visiteurs.

2. La démarche archéologique

→ Alors qu'un musée de collection cherche à dévoiler la richesse de ses réserves, le musée de Thiepval est tout entier dédié à la valorisation du site et de son histoire spécifique. Pour appuyer cette intention, une partie de l'exposition devait surgir du site lui-même. Or, lors du chantier de construction, sous la surveillance attentive des

services du déminage alors basés à Amiens, le terrain allait livrer une quantité d'artefacts ensevelis. Les explosifs actifs ont été détruits. Les éclats, les caffuts d'obus ¹ à shrapnels, l'équipement des soldats, les barbelés et autres restes des aménagements défensifs ont été conservés pour le futur musée. Grâce à l'implication de l'INRAP, ils ont été triés et nettoyés superficiellement.



→ Le rôle joué par l'archéologie dans l'exposition était anticipé par le programme muséographique. Les reliques devaient être disposées dans une «fosse» d'exposition recouverte d'un verre, en regard du panorama de Joe Sacco. C'est la confrontation de ces deux éléments – une représentation contemporaine de nature commémorative, et des déchets de guerre bruts et authentiques – qui surprend aujourd'hui le visiteur et lui délivre un récit tant historique que mémoriel de la Bataille de la Somme.



1 Débris d'obus éclaté

3. Un panorama de bataille

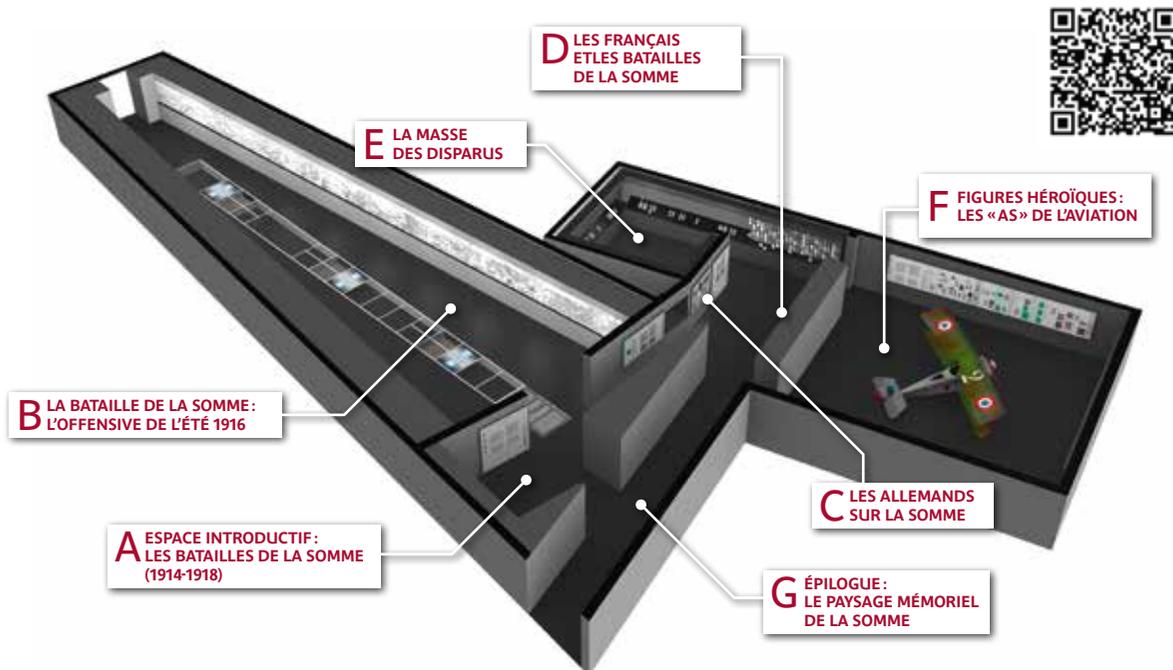
→ Le panorama de Joe Sacco est une œuvre commémorative, une synthèse dessinée d'une journée symbolique. Elle en combine les scènes iconiques et montre l'importance qu'elle occupe dans la mémoire collective britannique. Présentée sur un linéaire rétroéclairé de soixante mètres, l'œuvre de Sacco est par ailleurs un formidable outil de médiation auprès du grand public. Six écrans autonomes incrustés dans la fosse d'exposition centrale reprennent des scènes du panorama et les rapprochent de photographies d'époque. Ils établissent des correspondances entre l'image reconstituée et l'archive autour de six thématiques complémentaires qui révèlent l'ampleur de cette bataille de «matériel».

→ L'installation muséographique inédite proposée à Thiepval façonne l'identité du musée et libère l'œuvre d'une contrainte que l'édition papier ne pouvait dépasser. Sans l'y inclure complètement, elle place le visiteur au cœur de l'œuvre, en spectateur omniscient qui surplombe l'étendue du champ de bataille. On y retrouve les codes anciens des grands panoramas de batailles, dévoilés au public dans de vastes rotondes au XIX^e siècle. Ils glorifiaient alors les généraux menant leurs troupes au combat sabre levé. Ces modèles de bravoure sont ici remplacés par un Douglas Haig inquiet mais passif, en promenade dans les allées de son jardin à Beurepaire.

→ Le dessin de Joe Sacco est graphiquement uniforme et donne l'impression d'un gigantesque grouillement humain au service de l'offensive. La lutte de l'homme contre le matériel s'est faite au prix de pertes effroyables. La guerre a pulvérisé ou enseveli les corps des soldats de toutes les armées. Le musée dédie à ces disparus un autre «panorama» composé de portraits photographiques. Il rend à certains leurs traits particuliers. Plus loin, une salle à l'atmosphère plus intime fait cohabiter dans la pénombre objets originaux et parcours de soldats. Transférées dans l'espace muséal, ces *memorabilia* familiales, tout comme les reliques archéologiques, témoignent du temps qui passe, de la persistance du deuil et du souvenir. Leur message s'inscrit résolument dans le monde contemporain.

→ La création du nouveau musée s'est appuyée sur un socle stratégique qui lui a donné sa vocation. La muséographie a composé la partition. La scénographie lui a donné sa cohérence formelle. En complément du musée à Péronne, le musée de site Thiepval propose aujourd'hui un parcours original et riche en informations, à la croisée de l'histoire, des mémoires et des représentations de la Grande Guerre.

Présentation générale du musée¹



A. Espace introductif :

les batailles de la Somme (1914-1918)

A l'entrée, une grande carte animée, enrichie de films et de photographies d'époques, présente l'impact des combats de la Grande Guerre dans la Somme. Cette grande installation montre l'évolution de la ligne de front entre 1914 et 1918. Elle révèle aussi l'ampleur des destructions et des pertes humaines, commémorée jusqu'à aujourd'hui sur les sites de mémoire du territoire (cimetières et mémoriaux).

B. La Bataille de la Somme : l'offensive de l'été 1916

Combat le plus meurtrier de la Première Guerre mondiale, la Bataille de la Somme est devenue le symbole de la Grande Guerre en Grande-Bretagne. Le 1^{er} juillet 1916, premier jour de la bataille, est la journée la plus sanglante dans l'histoire de l'armée britannique : 20 000 soldats meurent en l'espace de quelques heures, décimés par les tirs des mitrailleuses allemandes. La salle s'ouvre sur la fresque panoramique de Joe Sacco : elle raconte heure par heure cette terrible journée du 1^{er} juillet 1916. Imprimée sur 60 mètres de verre rétro éclairé, elle offre un panorama du champ de bataille, un récit en image des opérations militaires. Au centre de la salle,

une vaste fosse d'exposition présente des objets de collections et des vestiges archéologiques de la guerre. De courts programmes visuels apportent des compléments d'informations pour la compréhension de la fresque.

C. Les Allemands sur la Somme

Une installation audiovisuelle, avec une sélection d'images et de films allemands, raconte l'expérience de ces soldats de l'armée « d'en face », solidement implantés sur la Somme dès 1914. Plusieurs thématiques sont développées : l'arrivée sur la Somme, le quotidien de l'occupation, la défense de cette « frontière de guerre », la préparation de la bataille, la retraite, la mémoire...

D. Les Français et les batailles de la Somme

Pendant la Grande Guerre, l'est de la Somme est traversé du nord au sud par la ligne de front, stabilisée en 1915 et 1916. Les populations civiles connaissent alors une longue période d'occupation. À l'ouest, c'est l'arrière-front. Les habitats sont ravagés de part et d'autres par l'artillerie des différents belligérants. La perspective française, civile et combattante, est présentée sur une grande carte de la région, qui montre les désastres et l'impact durable du conflit dans la Somme.

¹ <http://www.historial.fr/musee-de-site-thiepval/museographie-et-parcours/>

E. La masse des Disparus

Telle «une chapelle des Disparus», une salle intimiste est consacrée à la masse de ces hommes broyés par la guerre. Une installation multimédia innovante permet de «capter» de façon interactive les parcours individuels de soldats disparus. Sur les murs, des vitrines présentent des objets symboliques (reliques conservées par les familles, lettres, documents officiels, objets personnels) qui content l'histoire de la disparition, du deuil familial et du deuil collectif.

F. Figures Héroïques : les «As» de l'aviation

A la foule des disparus, le parcours oppose la fabrique des figures héroïques, des «As». Cette

grande salle présente la réplique en taille réelle de l'avion de Georges Guynemer et les portraits d'aviateurs de la Grande Guerre.

G. Epilogue : le paysage mémoriel de la Somme

L'épilogue replace la Somme comme carrefour des nations et des mémoires européennes. Un film des champs de bataille vus du ciel révèle les cicatrices du paysage, la diversité et l'importance des sites de mémoire érigés sur les lieux des combats : cimetières, monuments et mémoriaux.

La salle « L'offensive de l'été 1916 »

→ L'offensive franco-britannique de 1916 sur la Somme est un symbole fort de la Grande Guerre en Grande-Bretagne. Avec un large panorama du champ de bataille, Joe Sacco présente un véritable récit en une grande image des opérations du 1^{er} juillet, journée la plus sanglante de l'histoire de l'armée britannique. «*J'ai voulu donner une idée de l'ampleur du massacre, une idée des pertes et des souffrances humaines.*», explique Joe Sacco.

1. Historique de la fresque

→ La fresque est l'union intime d'un mur avec son décor, son contexte. Des peintures pariétales au street art, le mur a toujours été un support d'expression. Le terme apparaît pour la première fois dans le traité *Il Libro dell'arte* (1437) de Cennino Cennini qui appartient à l'entourage de Giotto.



Masaccio, 1424-1428, Fresque, 247 x 597 cm, Chapelle Brancacci, Florence



Michel-Ange, Le Jugement dernier, 1536-1541, Fresque, 20 x 10 m, Vatican, Chapelle Sixtine, mur d'autel

DÉFINITIONS

- Peintures murales exécutées sur un enduit encore frais, *a fresco*.
- Vastes peintures murales exécutées à même le mur : généralement il s'agit de peintures traduisant une vision d'ensemble du monde, d'une région, d'une histoire de l'humanité.



Raphaël, L'École d'Athènes, 1509-1510, Fresque, Chambre de la Signature, palais du Vatican

**Fresque sur une maison à Belfast, Irlande du Nord
© <http://muralsirlandedunord.over-blog.com/archive/2014-05/>**

2. Une muséographie pensée à partir de l'œuvre

→ Le parcours débute par une confrontation avec une image imprimée sur un rideau à lanières montrant des soldats britanniques sur le front. En prenant l'aspect d'un «rideau de boucherie» ou de «chambre froide», la scène interpelle le visiteur.



→ Le dispositif bloque le passage qui se profile droit devant et oriente le sens de la visite. En occupant toute la hauteur de la pièce et en se reflétant sur le sol du musée, l'image fait entrer de plein pied dans la bataille. Ce n'est qu'en sortant du musée que le visiteur traversera ce rideau pour retrouver la paix et notre réalité.

→ Cette image fait écho à la fresque de Joe Sacco que l'on découvre déjà en arrière-plan.

→ La fresque détermine son espace d'exposition (voir le plan général page 55). Elle nous révèle la dimension de la salle. Celle-ci, tout en longueur, donne l'impression que la fresque se prolonge



à l'infini. Le plafond bas et le rétrécissement progressif de la largeur de la salle accentuent la perspective. Cette impression est également renforcée par des miroirs installés en fond de salle.

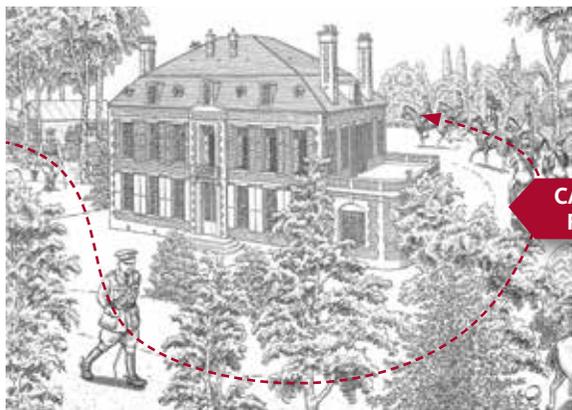
→ Au sol, un long sillon couvert de plaques de verre sépare l'espace dans sa longueur. Il rappelle les fosses déjà présentées à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne. Des objets de collections et divers vestiges archéologiques découverts sur le site de Thiepval y sont exposés. Contrairement à la fresque, la fosse s'arrête devant une porte noire, en fond de salle, où le visiteur ne peut que revenir sur ses pas. Le parcours s'impose au visiteur.

→ La fresque est ainsi présentée sur deux murs qui se font face. Le visiteur, coincé entre ces deux images, est au cœur de l'évènement. Comme le paysage enveloppe le musée, la fresque entoure le visiteur qui ne peut avoir une vision complète de la scène d'un seul regard. Face à l'un des murs, il tourne le dos à l'autre moitié de l'image.

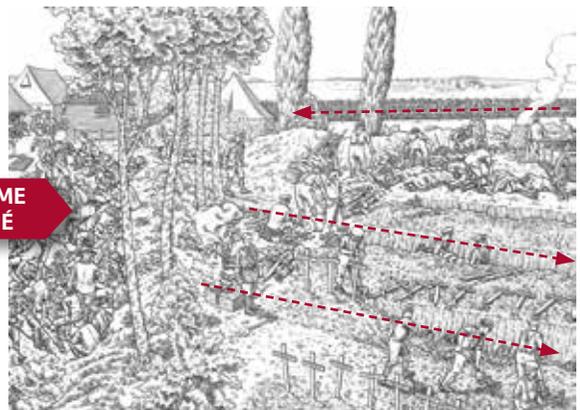


→ Un dialogue intéressant, qualifié d'*heureux accident* par Joe Sacco naît du vis-à-vis des scènes introductive et finale du récit. Sir Douglas Haig,

commandant des troupes britanniques, est confronté au terrible bilan de la bataille (voir les deux premières images ci-dessous).



**CALME
FIGÉ**



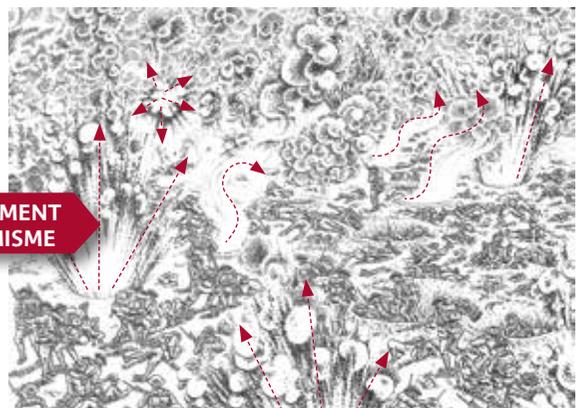
58

→ L'installation laisse apparaître plusieurs oppositions: de formes, de lignes et de temps. En associant le dessin et les objets présentés dans la fosse

centrale, le monde de la fiction vient cohabiter avec le monde réel.



**MOUVEMENT
DYNAMISME**

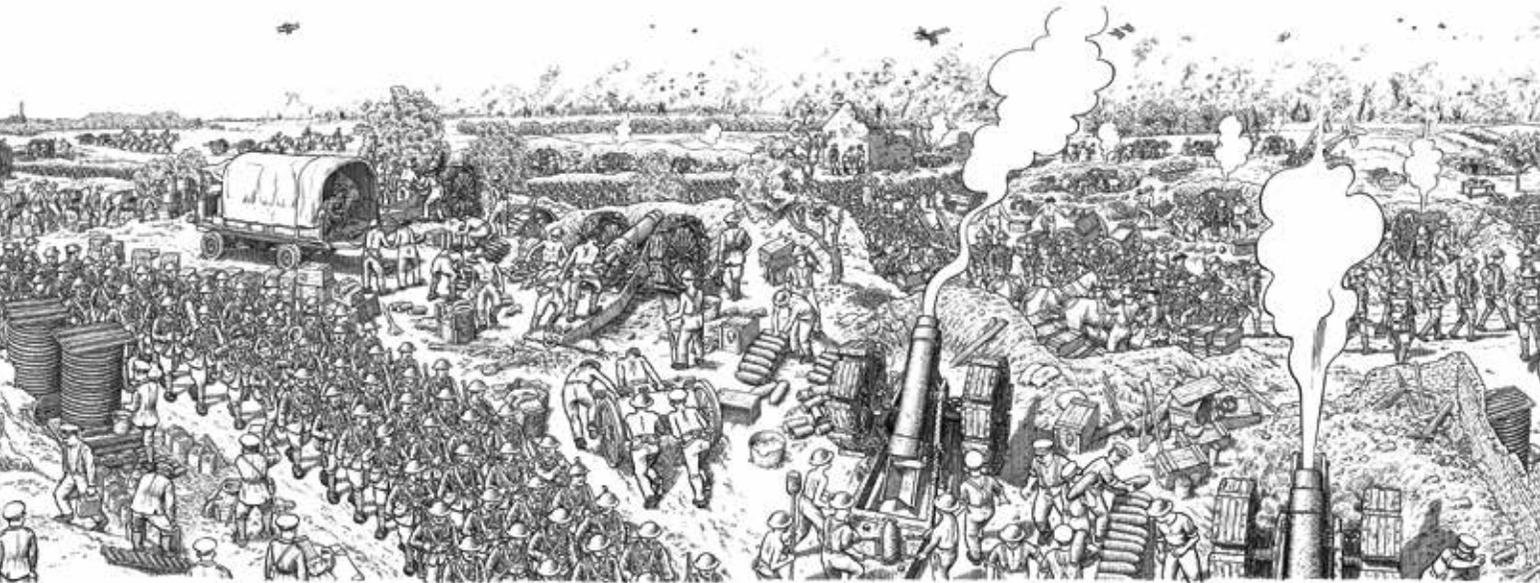


3. Le dessin

→ Définition : Le substantif « dessin » dérive du latin « design », mot riche de sens pouvant notamment signifier « dessiner » et « désigner ». Le dessin, l'œuvre inscrite sur un support à deux dimensions (papier ou ancêtres du papier, plaques, murs...), présente plastiquement une essence, un concept ou une pensée, ou représente les apparences de notre monde naturel.

« Ce qu'il y a de bien avec le dessin, c'est qu'il permet de supporter l'horreur. [...] Le dessin fonctionne comme un filtre. D'une certaine manière il vous autorise à regarder. » (Joe Sacco)

→ Joe Sacco propose au visiteur un point de vue en légère plongée. Bien que simple spectateur, ce dernier est entraîné dans la bataille, sans pour autant y participer. A la manière d'une caméra de surveillance, il observe, il constate, il est témoin du désastre. C'est un regard porté sur l'évènement.



« L'un de mes principaux soucis a été de trouver le bon angle. Placer le regard en hauteur m'a aussi permis de donner de la profondeur au dessin. » (Joe Sacco)

→ Par sa nature même, la bande dessinée impose un regard différent sur l'évènement. Elle a son propre langage et moyen d'expression, comme les phylactères (que l'on retrouve d'une certaine façon dans les explosions de la fresque de Joe Sacco), les lignes, le trait, le noir et blanc...

→ Assimilable à une bande dessinée, le dessin de Joe Sacco, tel qu'il est présenté à Thiepval, a été agrandi si on le compare au livre original¹. Dans le musée, il mesure soixante mètres. Dans ce dessin, pas de perspective. La profondeur est rendue par le rapetissement progressif des éléments.

→ L'auteur dessine une histoire, un récit. Cette part narrative est réalisée sur une image unique qui devient une bobine de film se déroulant devant le regard du spectateur. Les soldats, anonymes, aux visages masqués par leur casque, ont presque taille humaine et participent à l'immersion du visiteur dans la scène.

→ Joe Sacco explique s'être inspiré de la Tapisserie de Bayeux. Celle-ci est une suite de 58

scènes de longueurs variables, le tout mesurant soixante-dix mètres. Elle relate l'accession de Guillaume le Conquérant au trône d'Angleterre entre 1064 et 1066. Le fait historique y est raconté au travers de dispositifs plastiques variés. Codifications et représentations symboliques sont mises au service de la narration.

→ Dans le même temps, la fosse centrale permet de matérialiser le dessin à travers des objets, traces de la bataille. L'espace représenté se prolonge sous les pieds du visiteur. L'Histoire s'enracine dans le sol.



4. Interview de Joe Sacco

→ *Journalist and historian, why have you been so interested in war, and in that case in the Great War?*

My parents grew up in Malta during World War 2 and as a child I heard many stories from them about life under German and Italian bombs. We were living in Australia, and our family friends were immigrants from all over Europe who also would tell their stories about life during the war. So war always seemed to be part of the conversation though, at the time, I hadn't experienced anything like it first hand. My interest in the First World War also relates to my upbringing in Australia. The country came of age in that war, and its disastrous involvement in the Dardanelles campaign of 1915 was something commemorated every year on ANZAC² Day. The school day would stop and we'd listen to broadcasts about what Australian troops had endured. So the First World War has been something swirling in my mind for years, and I began reading heavily about it, about the Somme, about Verdun, etc. I was fascinated and horrified by the concept of trench warfare and the idea that so many men lost their lives fighting over such small bits of ground. That fascination and horror eventually found manifestation in the image I created to depict the first day of the

→ *Journaliste-historien, pourquoi êtes-vous si intéressé par la guerre et ici par la Grande Guerre?*

Mes parents ont grandi à Malte pendant la Seconde Guerre mondiale. Quand j'étais enfant, j'ai entendu beaucoup d'histoires de leur vie sous les bombes allemandes et italiennes. Nous vivions alors en Australie, et notre famille et nos amis avaient immigré des quatre coins d'Europe. Eux aussi racontaient ce qu'avait été leur vie pendant la guerre. La guerre était toujours dans les conversations à l'époque, mais je n'en avais jamais fait directement l'expérience. Mon intérêt pour la Première Guerre mondiale est aussi lié à ma jeunesse en Australie. Le pays est né dans cette guerre, et son funeste engagement dans la campagne des Dardanelles en 1915 était commémoré chaque année pour l'ANZAC¹ Day. Les écoles étaient fermées, et nous écoutions des émissions sur les souffrances endurées par les troupes australiennes. La Première Guerre mondiale a occupé mon esprit pendant des années. J'ai commencé à lire beaucoup sur la Somme, sur Verdun, etc. J'étais fasciné, horrifié par le concept de guerre de tranchées, et par l'idée que tant d'hommes avaient péri pour de si petits gains de terrains. Cette fascination, cette horreur, je les ai finalement exprimées par l'image, en représentant le premier jour de la bataille de la

Battle of the Somme, which seemed to epitomize the industrial warfare of the last century.

→ How did you work on that project to be immersed in the daily life of the conflict, and tell it in a comic?

I didn't want to depict just the battle, but everything that fed the battle too. War on that scale is a huge logistical undertaking. If the results weren't so awful, war would be a fine example of human cooperation and ingenuity. So I wanted to show the vast resources that went into the battle and the effort to stick to a timetable and deliver supplies, guns, and men to the front. As a result, I had to research how soldiers and their animals were fed, for example, which isn't the typical subject matter of military histories. So I spent some time at the Imperial War Museum in London looking at photo archives to capture the most ordinary aspects of a soldier's life before he goes into battle.

→ What do you wish the visitors of Thiepval to remember from your work?

I hope visitors will get a sense of the sheer scale of a battle like this, the enormous effort it involved, and its great and awful cost.

Somme qui incarne parfaitement l'industrialisation de la guerre au siècle dernier.

→ Comment avez-vous travaillé pour vous immerger dans le quotidien de ce conflit et le traduire en BD ?

Je ne voulais pas seulement dessiner la bataille, mais tout ce qui l'a nourrie. La guerre à cette échelle est une gigantesque entreprise logistique. Si ses conséquences n'étaient pas si terribles, la guerre serait un bel exemple d'ingéniosité et de coopération humaines. J'ai voulu montrer l'amplitude des ressources mobilisées pour la bataille, les efforts déployés pour être prêt à temps et acheminer les provisions, les munitions, les hommes sur le front. J'ai effectué des recherches, sur la façon dont on nourrissait les hommes et les animaux, par exemple, ce qui n'est pas un sujet classique de l'histoire militaire. J'ai passé beaucoup de temps à l'Imperial War Museum à Londres, dans les archives photographiques, pour tenter de capturer les instants les plus ordinaires de la vie d'un soldat avant qu'il n'aille au combat.

→ Que souhaitez-vous que les visiteurs de Thiepval retiennent de votre œuvre ?

J'espère que les visiteurs auront une meilleure idée de l'envergure d'une bataille comme celle-ci, des efforts considérables consentis, de son immense et terrible coût.

5. Temps, espace et mouvement

→ La muséographie de la salle intègre plusieurs temps.

→ Le temps de la production de l'image, celui du processus de création. C'est un temps qui est clos lors de la présentation de l'œuvre au public.

→ L'œuvre elle-même impose d'autres temps. Celui du parcours de l'œil du visiteur sur l'image. L'œil est obligé de voyager sur la surface de l'image. Il n'est pas fixe. Le temps du déplacement ensuite pour appréhender et découvrir l'intégralité de la scène. Le corps du visiteur est pris dans un rapport où temps et espace sont intimement liés.

→ L'image présente un temps précis et figé, le temps de l'évènement. La narration, l'histoire racontée, engendrent une temporalité : celle de la représentation de l'offensive de l'été 1916, de

sa préparation à son bilan. C'est un temps passé mais aussi présent aujourd'hui encore dans les territoires impactés par les combats (les paysages portent toujours les stigmates de la bataille et de nombreux vestiges remontent encore chaque année à la surface).

→ Le visiteur arrive également avec son propre temps. Son temps présent, réel.

→ Un dernier temps pourrait synthétiser le tout : le temps du souvenir, de la mémoire.

→ Comme le temps, le mouvement prend lui aussi plusieurs formes. L'image, fixe, impose un déplacement pour la lire à l'inverse d'un film où le spectateur immobile dans son fauteuil regarde des images défiler devant ses yeux. Joe Sacco lie la notion de mouvement à la notion d'espace. Le mouvement est suggéré par l'organisation des éléments du dessin. Le spectateur avance ainsi avec les soldats vers les lignes ennemies. Le mouvement est à la fois horizontal et vertical.

6. Pistes pédagogiques

- Le dessin (noir et blanc) / La représentation
- La narration
- Le temps
- L'espace
- Infiniment petit / Infiniment grand

• Liens entre la salle du musée de site de Thiepval et la salle « Otto Dix » de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne

1 Joe Sacco, *La Grande Guerre, le premier jour de la bataille de la Somme*, Arte Editions, Futuropolis, 2014

2 ANZAC : Australian and New-Zealand Army Corps

La salle « Aviation »



Reconstitution à l'échelle 1 du « Vieux Charles », piloté par Guynemer pendant la bataille de la Somme

→ Dans le nouveau musée de site, une salle abrite la réplique de l'avion de Georges Guynemer (Nieuport 17). Tout autour sont présentés des objets, des photographies et des documents permettant d'aborder l'histoire de l'aviation durant la Première Guerre mondiale.

1. L'aviation dans la Grande Guerre

→ En 1903, les frères Wright réussissaient à faire voler un avion à hélice pendant une minute. Autant dire que l'aviation n'est encore qu'à ses balbutiements lorsque la Première Guerre mondiale éclate en 1914.

→ Les armées des différents pays belligérants sont encore partagées quant à la place à accorder à cette nouvelle machine. En France, des essais grandeur nature ont été opérés durant des manœuvres en 1910 en Picardie puis en 1912 dans le Poitou.

→ Foch déclarait en 1910 sur le plateau de Malzéville, à l'issue du Circuit aérien de l'Est : « *Tout ça, voyez-vous, c'est du sport, mais pour l'armée, l'avion c'est zéro* ».

→ Joffre est plus ouvert au développement de l'aéronautique. Il pense aux avions pour l'observation. Au début du conflit, ils parviennent à détecter les mouvements des armées allemandes vers l'Est, permettant ainsi d'infléchir les manœuvres de troupes françaises sur la Marne.

→ Le 5 octobre 1914, le pilote Joseph Frantz et son observateur Quénault réussissent à abattre en combat aérien un biplan Aviatik allemand à quelques kilomètres au sud-ouest de Reims.

→ Avec les premières victoires aériennes et les premiers bombardements stratégiques pour désorganiser l'ennemi, Joffre écrit : « *Ces résultats montrent que l'aviation de combat est à même de rendre les plus grands services* ».



Avion Farman survolant les lignes ennemies



Vue aérienne sur les réseaux de tranchées

→ A travers l'aviation et son évolution, nous pouvons voir la modernisation, la totalisation et la violence de la Première Guerre mondiale.

2. Une guerre moderne

«Un avion anglais tomba dans le no man's land. Winterbourne vit le pilote qui était encore vivant s'efforcer de se dégager des débris. Une mitrailleuse ennemie fut tournée sur lui et il retomba flasque sur le rebord de la carlingue. L'artillerie lourde anglaise mit en pièces les restes de l'appareil pour empêcher l'ennemi d'en copier le modèle.»

Richard ALDINGTON, *Mort d'un héros*, 1929 (Editions Actes Sud)

→ Les belligérants se livrent une compétition technologique dans la conception aéronautique.

→ En août 1914, les armées française, allemande, britannique et russe disposent de moyens aériens. Ils sont utilisés pour un travail essentiellement de reconnaissance. On largue bien des fléchettes en acier par poignées, des grenades ou



Fléchette en acier (longueur 12 cm / poids : 20 g)

des petites bombes sur l'ennemi mais cela reste peu efficace car les avions ne sont pas encore assez puissants pour transporter de lourdes charges. Ils ne peuvent pas non plus parcourir de longues distances, voler par vent contraire ou de nuit.

→ Au début du conflit, la France possède les avions les plus modernes du monde : 23 escadrilles, 132 appareils et 136 de réserve sont au service de l'armée.

→ Mais cette domination est très vite contestée par les Allemands qui lancent dans les airs le Fokker, fameux biplan, ou encore le bombardier Gotha.

→ A leur tour, les Français reprennent la main avec le développement du biplan Nieuport 17 (avion de Georges Guynemer). En 1918, le bombardier britannique Handley Page V/1500 peut transporter 3 tonnes d'explosifs jusqu'à Berlin.

→ Les innovations se multiplièrent comme la mitrailleuse synchronisée avec l'hélice de Roland Garros, le viseur de bombardement, la caméra et la photographie aérienne, la radio, les balles incendiaires et anti blindages...

→ Durant toutes les années du conflit, les pays ont cherché à gagner en vitesse, en maniabilité, en puissance et en résistance.

3. Une guerre totale

→ Après la terre, la mer, la guerre prend une troisième dimension, celle des airs. Même si dans un premier temps, les aéronefs ne sont utilisés que pour l'observation, on organise très rapidement une aviation de bombardement. Puis, à partir de 1916, c'est la naissance de la chasse. Joffre, tirant les leçons de la Somme et de Verdun, crée les premiers groupes de combats. La priorité devient l'offensive. Les effectifs sont multipliés et le combat se fait maintenant en escadrille.

→ Les usines de fabrications s'adaptent. Elles sont chargées d'accompagner la volonté de développement de l'aviation.

→ En 1909, l'armée française se dote à la demande du général Roques de 5 aéroplanes (2 Farman, 1 Blériot XI et 2 Wright). Autant dire que l'effort fut important pour que l'aviation trouve une efficacité sur les champs de bataille. 88 850 à 92 386 moteurs sont fabriqués en France. La Grande Bretagne en produit moitié moins. L'Allemagne en fait 40 449.

→ La totalisation passe aussi par l'utilisation de l'image des pilotes pour la propagande. Les deux

premières années, les récits des duels aériens fascinent les opinions publiques. Les épiques combats aériens sont encensés et romancés par la presse qui transforme les « as » en de véritables héros. Les valeurs des guerres anciennes se retrouvent dans ces combats au-dessus du no man's land emprunt de boue. L'éthique de la cavalerie est reprise tout comme les valeurs chevaleresques¹.



Vitrine sur le mythe du Baron rouge

« Mais qui sont donc ces aviateurs ? Ils sont issus de la gigantesque armée exposée dans les tranchées de première ligne à un pilonnage incessant et ils constituent une élite rassemblée par un besoin de formes toujours plus audacieuses de combat. On y trouve aussi des cavaliers, silhouettes émaciées de familiers des concours hippiques, avec leurs visages burinés et leurs monocles étincelants. Ils se sont lassés de croupir dans les villages et les châteaux de l'arrière et d'attendre dans l'inaction la reprise de la marche en avant. On se rend compte, dès qu'on les voit, qu'ils appartiennent à des familles qui possèdent dans le sang depuis des siècles l'esprit du combat de cavalerie. » Ernst JÜNGER, *Le boqueteau* 125, 1925 (Editions Christian Bourgois)

→ C'est le mythe du chevalier du ciel. En France, Guynemer devient avec 53 victoires à son palmarès un de ces héros. Il servit durant toute sa carrière dans l'escadrille Numéro 3, la fameuse « Escadrille des Cigognes », l'unité de chasse française la plus victorieuse en 1914-1918.

→ Les Allemands développent quant à eux un véritable culte autour de la personne de Manfred von Richthofen, le « Baron rouge », le pilote aux 80 victoires. Il se voulait loyal et respectueux de l'ennemi. Son surnom est connu dans le monde entier au point de remplacer en popularité son véritable nom. Afin de servir d'exemple, on lui demande d'écrire ses mémoires.

Une véritable aristocratie combattante se met en place grâce à l'aviation. Chaque pilote remarquable est honoré par un titre comme le chevalier Bayard « sans peur et sans reproche » : le Français René Fonk est « la Cigogne blanche », l'Allemand Joseph Jacobs s'est vu octroyer le pseudonyme de « Diable noir » (son avion était peint en noir avec le dessin d'un diable ailé crachant le feu), et l'Anglais James McCudden devient « Old Mac ».

4. Une guerre violente

« Un avion allemand descendit en flammes une saucisse anglaise, dont les observateurs sautèrent en parachute. Il exécuta encore quelques évolutions autour de ces Anglais suspendus en l'air et les arrosa de balles traçantes - signe que la violence impitoyable de la guerre s'aggravait. » Ernst JÜNGER, *Orages d'acier*, 1920 (Editions Christian Bourgois)

→ A la fin de la guerre, la priorité est maintenant à l'offensive. Les escadrilles se multiplient. Elles attaquent les lignes arrières et les moyens de communication adverses. Les états-majors n'hésitent plus à faire bombarder les villes.

→ Le 15 juin 1915, les Français font un premier bombardement à l'aveugle sur la ville de Karlsruhe. Les vingt-trois avions mobilisés déversent 107 bombes sur la ville faisant 30 morts.



Batterie mobile antiaérienne



Batterie mobile antiaérienne

- Londres, elle aussi, a été bombardée plusieurs fois. Le 13 juin 1917, un raid fait 162 morts et 432 blessés. Le 7 juillet de la même année, les Gotha allemands tuent 57 personnes et en blessent 193 autres.
- Face à cette utilisation, les états-majors ont été obligés de développer la défense antiaérienne, signe que l'avion est devenu une arme complète durant la Première Guerre mondiale².

5. Quelques pistes pédagogiques

- Cette salle consacrée à l'aviation ouvre plusieurs perspectives pédagogiques.
- Ainsi les aspects historiques, géographiques, littéraires et même techniques et physiques peuvent facilement trouver des éléments d'encrage pour des élèves de différents niveaux.
- La présence nouvelle des avions sur le champ de bataille comme l'évolution de leur utilisation permettent en histoire d'aborder ou d'enrichir le thème de guerre totale et industrielle.
- Les photographies aériennes exposées donnent une approche différente de l'espace combattant. Un travail de repérage à partir de clichés, de cartes d'Etat-major et de cartes IGN, d'images satellitaires à différentes échelles est tout à fait envisageable. (Les sites Géoportail ou Google earth sont alors des outils très utiles).
- Sur la gauche de la salle, des biographies de «héros volants» sont présentées. Elles offrent la possibilité d'une approche plus littéraire. Les élèves peuvent suivre ou s'inspirer de ces hommes pour travailler sur les parcours de personnages.
- D'autre part, une vitrine a été dédiée au «Baron rouge». Le mythe est un objet d'étude qui

revient fréquemment en Français à plusieurs niveaux au collège comme au lycée. L'histoire de Manfred von Richthofen est d'autant plus intéressante que son parcours héroïque ne s'arrête pas à la Première Guerre mondiale. Goering, qui lui aussi fut un pilote de chasse en 1914-18, admira les exploits de Manfred von Richthofen. C'est donc presque naturellement que la propagande nazie utilise le Baron rouge pour montrer la grandeur de l'Allemagne. On peut ainsi faire le lien entre Histoire et Français, et aborder les deux guerres mondiales à travers cet exemple.

- Le mythe d'Icare est tout à fait abordable en introduction ou en prolongement.
- Plusieurs romans traitent de l'aviation. On peut citer l'ouvrage de Joseph Kessel, *L'équipage*, qui se déroule pendant la Première Guerre mondiale. L'auteur s'inspire de son expérience d'observateur dans l'escadrille SOP 39 (son roman a été adapté au cinéma en 1928 par Bernard Becan et en 1935 par Anatole Litvak).
- Lorsque l'on parle d'aviateurs, un nom vient tout de suite à l'esprit même si ce n'est pas la période 1914-1918. Antoine de Saint Exupéry reste un auteur à faire connaître aux élèves notamment avec son roman de 1931, *Vol de nuit*.
- De nombreuses bandes dessinées permettent aussi une approche originale du sujet.
- D'un point de vue technique, il est intéressant de pouvoir travailler sur les moteurs ou sur les progrès de l'aviation (synchronisation entre mitrailleuse et hélice). Même si le lien devient un peu plus artificiel, il est possible de parler des problèmes de poids, de masse, de puissance ou encore de portance, de vitesse et de résistance à l'air dans les matières scientifiques.

6. Ressources documentaires

Biographie

- Von Richthofen Manfred, *Le Baron Rouge, mémoires*, éd. Jourdan, 2013.

Roman:

- Kessel Joseph, *L'équipage*, éd. Gallimard, Coll. Folio (n° 864), 1923.

Ouvrages d'historiens :

- Collectif (sous la direction de Audoin-Rouzeau Stéphane et Becker Jean-Jacques), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, éd. Bayard, 2004 / éd. Perrin, 2012.

- De Gméline Patrick, *Baron Rouge et Cigogne Blanche*, Presse de la Cité, 2011.
- De Palmaert Albéric, *Au temps des as*, éd. Ouest-France, 2014.

Bandes dessinées :

- Veys Pierre et Puerta Carlos, *Baron Rouge (3 tomes)*, éd. Zéphyr, 2012-2013-2015.
- Yann et Hugault Romain, *Le pilote à l'edelweiss (3 tomes)*, éd. Paquet, 2012-2013.
- Giroud Franck et Brahy Luc, *Les champs d'azur (4 tomes)*, éd. Glénat, 2010-2011-2013.
- Wallace JG et Rivera, *Le vol des anges (4 tomes)*, éd. Zéphyr, 2009-2010-2011-2013.

Filmographie :

- Litvak Anatole, *L'équipage*, 1935.
- Guillermin John, *Le crépuscule des Aigles*, 1966.
- Corman Roger, *Von Richthofen and Brown*, 1972.
- Bill Tony, *Flyboys*, 2006.
- Müllerschön Nicolai, *Baron Rouge*, 2007.

- 1 Les pilotes étaient souvent d'anciens cavaliers habitués à monter à cheval par la gauche. Donc, durant la Première Guerre mondiale, on a continué à grimper dans un avion par ce même côté. C'est un héritage du Moyen âge. Les chevaliers portaient l'épée à gauche pour la prendre de la main droite. Pour ne pas blesser leur monture, ils passaient par la gauche de celle-ci.
- 2 Les progrès de l'aviation durant la Grande Guerre ont été réinvestis pendant la Seconde Guerre mondiale.

La salle « Les Français et les batailles de la Somme »

1. Biographie de Jean Forrat

→ Né dans l'Ain à Seyssel le 22 mars 1891, Jean Forrat appartient à la classe 1911 et est affecté au 23^e régiment d'infanterie. Mobilisé le 1^{er} août 1914, il quitte la caserne de Bourg-en-Bresse (département de l'Ain) le 4 août pour l'Alsace où son régiment est affecté.

→ Son frère Henri, mobilisé dans le 54^e régiment d'artillerie, part pour Salonique (Grèce), sur le front d'Orient.

→ Jean Forrat est simple soldat, spécialisé dans la musique militaire. Il devient brancardier, sans formation médicale. Il pratique bien d'autres « métiers » pendant la Grande Guerre : photographe, équarisseur, téléphoniste, agent de liaison dans l'Argonne, vendeur dans une coopérative, conducteur, service des eaux en Champagne, travaux de terrassement, entretien des tranchées et boyaux, construction d'abris et de postes de secours...



Moi-même devant ma cagna (1916) près de Curlu (100 m)
Photographie de Jean Forrat légendée « Moi-même dans ma cagna (1916) près de Curlu (100 m) »

→ Jean Forrat obtient la croix de guerre le 15 juin 1917. Gagé au Mont-Rouge en Belgique le 17 mai 1918, il effectue sa convalescence dans les hôpitaux militaires de Berck et de Brest. Le 23 octobre 1918, sa sœur Delphine est emportée par la grippe espagnole.



Entassement d'un officier près de Curlu

**Photographie de Jean Forrat légendée
«Enterrement d'un officier près de Curlu»**

→ Démobilisé au printemps 1919, l'ancien soldat installe son atelier artisanal, «Cuir et peaux», à Seyssel, dans l'Ain, et épouse Suzanne Terrier le 2 février 1921.

→ Jean Forrat décède en 1972. Il laisse un témoignage exceptionnel sur son expérience combattante.

2. Du grenier au musée par Kevin Robertson, arrière-petit-fils de Jean Forrat

→ Environ 500 photographies et leurs négatifs, 18 carnets de guerre, des centaines de cartes postales et quelques objets appartenant à mon arrière-grand-père Jean Forrat, musicien-bran-cardier dans le 23^e régiment d'infanterie, dormaient quelque part dans la maison de mon arrière-grand-mère Suzanne Forrat...

→ A la fin de sa vie, en 1984, elle demande à sa belle-fille, Rose-Marie Forrat, ma grand-mère, de lui lire les carnets et de lui montrer les photographies. Elles découvrent ensemble ces « quatre années terribles ». Ma grand-mère et mon grand-père, Georges Forrat, se rendent compte de la richesse de ce témoignage sur la Grande Guerre et décident de le sortir de l'oubli.

→ Rose-Marie commence par une transcription précise et fidèle des carnets à la machine à écrire. En 1998, le manuscrit est rendu plus lisible par le traitement de texte sur ordinateur.

→ Les photographies prises par Jean Forrat durant la guerre de 1914-1918 avaient été développées

et tirées en petit format par lui-même et réunies dans son album.

→ Mon grand-père, Georges Forrat, sélectionne certains négatifs en fonction de leur qualité et de leur intérêt dans le but d'agrandir les photographies : « Les tirages et agrandissements ont été exécutés par moi-même, Georges, son fils. Instants privilégiés dans ma chambre noire, sous l'agrandisseur, face à la projection lumineuse d'images parfois bouleversantes, prolongement du regard de mon père au moment de l'instantané. Véritable osmose entre lui et moi. Satisfaction d'avoir pu redonner à ses photographies plus de lumière, de contraste et

de netteté, reproduisant la réalité, la vie de ces quatre années terribles. »

→ Alors étudiant en faculté d'histoire et ayant la vocation de l'enseignement, mes grands-parents me « lèguent » la totalité de ces archives familiales avec la mission de transmettre ce témoignage aux jeunes générations.

→ En 2016, Jean-François Birebent, mon collègue, m'encourage à proposer ce témoignage à l'Historial de Péronne. Le musée utilise des extraits de ces carnets de guerre ainsi que quelques photographies pour illustrer la présence des troupes françaises dans la Somme en 1916. Vous pouvez découvrir ce témoignage au musée de site de Thiepval : un écran lui est en effet consacré sur la carte « Les Français dans la Somme ».



**Objets personnels de Jean Forrat :
carnet, plaque d'identité,
croix et fil barbelé**

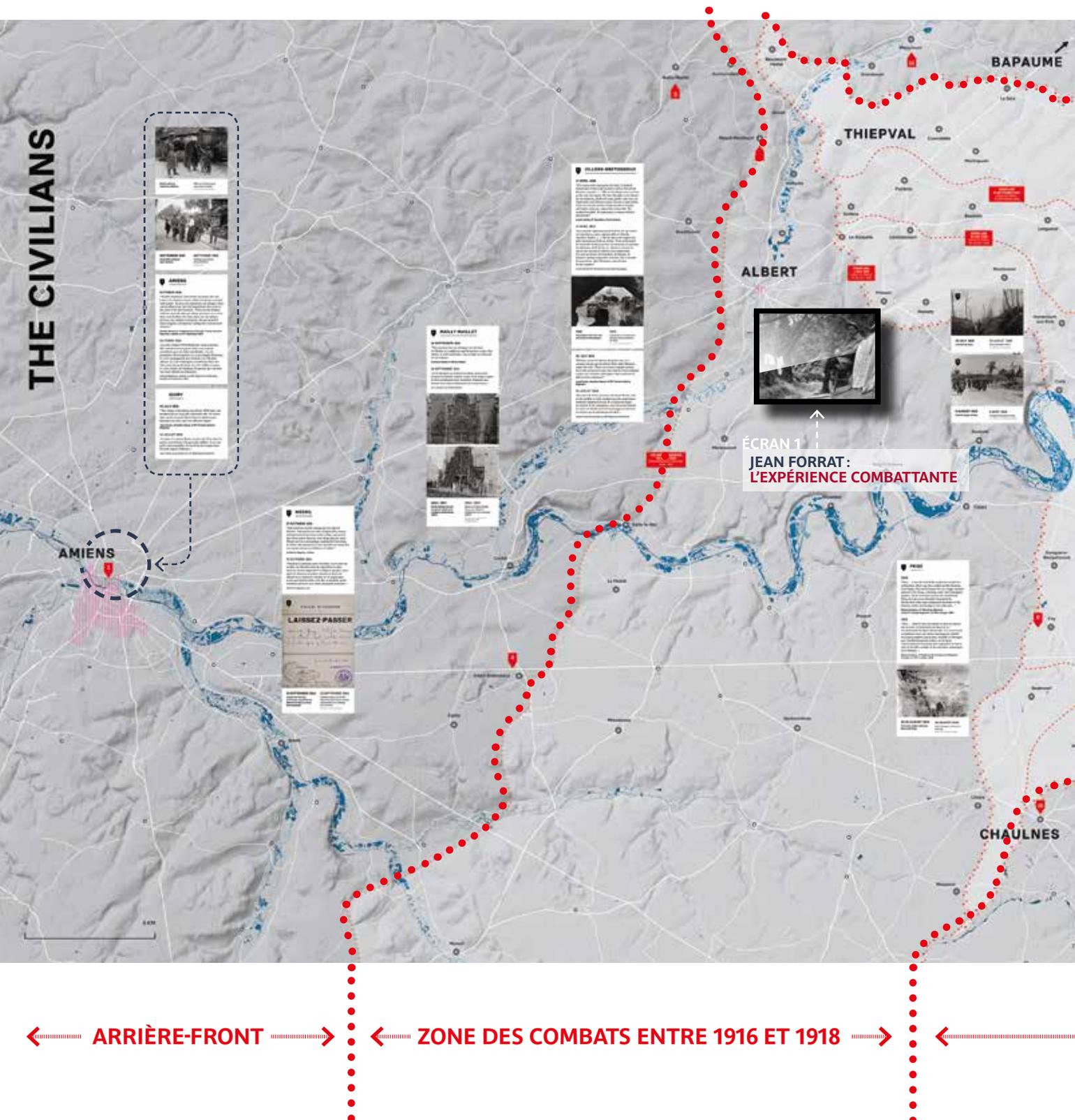
3. Pistes pédagogiques

→ La démarche ne consiste nullement à donner aux enseignants une activité «clé en main» mais plutôt à proposer des pistes permettant une utilisation des informations présentées sur la grande carte murale¹. Les quatre écrans et les photographies numérotées serviront de repères visuels pour que les élèves s'approprient la carte.

→ Dans un premier temps, on peut localiser sur la carte (voir ci-dessous) les villes principales :

Péronne, Amiens et Saint-Quentin. Chacune d'elle se trouve dans une zone particulière et se démarque des autres. Les élèves pourront compléter la légende en indiquant la spécificité de chaque zone : *arrière-front*, *territoire occupé par les Allemands*, *zone des combats entre 1916 et 1918*.

→ Deux approches sont alors à envisager autour des personnages de Jean Forrat et d'Henriette Thiesset (travail de description ou biographique). À l'aide d'un appareil photographique ou de leur téléphone portable, les élèves sélectionnent



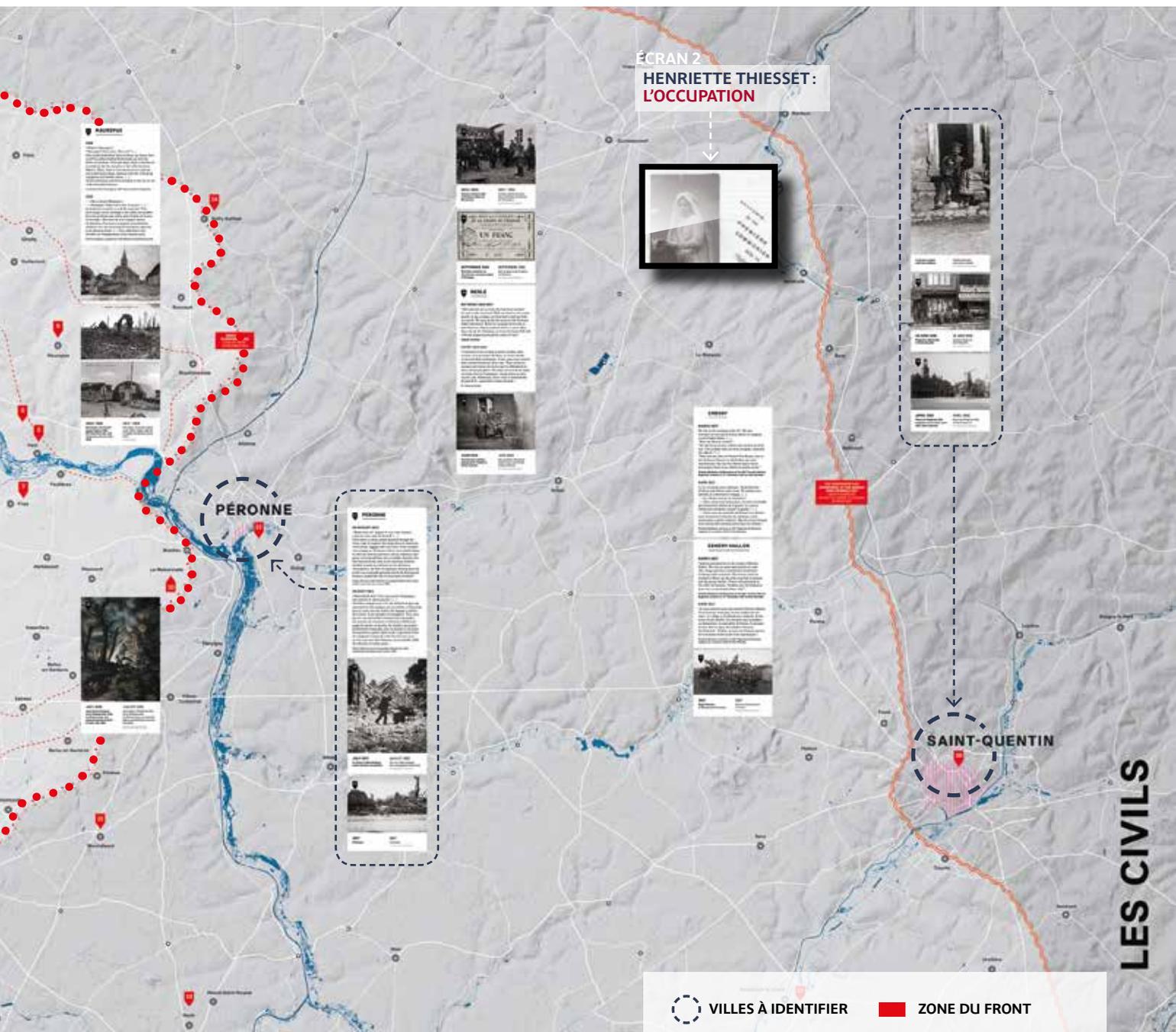
tionnent des images défilant sur les deux écrans. Celles-ci enrichissent ainsi les extraits de texte présentés en page 70.

→ Cette activité peut être reprise au retour en classe autour de quelques thèmes :

- Quelle période, quelle durée, balaient ces témoignages ?
- Dans quelles zones du front ces personnages ont-ils vécu leur guerre ? (arrière-front, territoire occupé par les Allemands, zone des combats entre 1916 et 1918).

- Quels aspects de la guerre mettent-ils en lumière ?
- Ces personnages se sont-ils croisés pendant cette période ?

→ On peut terminer par une activité écrite présentant deux Français, deux expériences de guerre. Ces activités s'intègrent dans le programme d'Histoire comme une étude de cas sur les civils et militaires dans la Grande Guerre.



Témoignage de Jean Forrat

27 JUILLET 1916

«Minuit : j'arrive à l'instant des premières lignes où j'y ai pris un blessé. Jamais encore je n'ai vu un terrain labouré de telle façon ! C'est inconcevable. Il ne reste presque pas une touffe de gazon, tout y est bouleversé, plein de trous d'obus, les arbres n'existent qu'à l'état de troncs déchiquetés et ce sont les seules choses qui émergent du terrain.»

31 JUILLET 1916

«Cinq heures du matin : je rentre des premières lignes et suis complètement fatigué. La canonnade n'a pas cessé pendant la nuit.

Six heures du soir : j'arrive de chercher des blessés et je suis éreinté. Le canon tonne sans arrêt, à certains moments tout à fait violent. Depuis les premières lignes, on voit très bien les obus éclater sur les positions boches. Aujourd'hui, c'était du tout gros sur Maurepas et les alentours. C'est très intéressant quand on n'en reçoit pas. Les positions sont toutes bouleversées et blanches de craie.»

27 AOÛT 1916

«Une heure de l'après-midi : je reviens du bois de Hem où l'artillerie boche tape dur. Sur la route de Cléry à Maurepas, on y trouve de tout, des crânes, des débris humains. Au bois de Hem, nous avons commencé un petit abri pour se loger près du poste de secours.

Trois heures : notre artillerie tape très fort. Hier soir et cette nuit, il a plu un peu, aussi les boyaux sont pleins de boue qui se colle aux habits et nous monte jusqu'aux genoux.»

Témoignage d'Henriette Thiesset²

27 NOVEMBRE 1914

«Jusque-là on peut encore se procurer du pain et un peu de viande, mais il n'y a plus ni pâtes, ni charcuterie (les charcutiers ne trouvent plus de porcs à acheter), ni poissons, ni œufs, ni fromage...»

12 MARS 1915

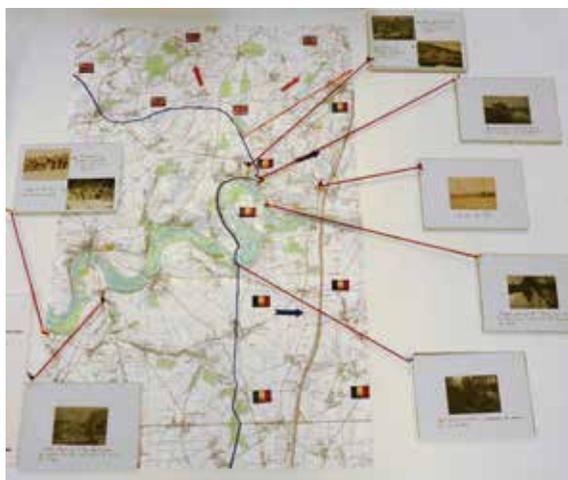
«Les vivres deviennent plus rares, les rations des soldats de plus en plus petites, aussi les bourreaux ont trouvé un moyen pour avoir moins de monde à nourrir. Dans plusieurs pays, notamment Saint-Quentin, Flavy-le-Martel, Cugny, Aunoy, Beaumont, ils prennent les indigents, les mettent en chariots, les emmènent en Suisse. Puis ils les font passer en France.»

FIN SEPTEMBRE 1916

«Les champs et les jardins sont incultivables et labourés d'obus, qui occasionnent des accidents. Deux jeunes filles ont été amenées à Ham, le ventre ouvert et opérées à la clarté des chandelles, en pleine nuit. Nous aurons peut-être le même sort, advienne que pourra.»

4 JANVIER 1917

«Je recommence à apprendre un peu l'allemand avec l'ordonnance, il n'est pas méchant, il donne même quelque fois un peu de viande, mais il faut laver ses torchons, reprendre ses chaussettes, essayer la vaisselle.»

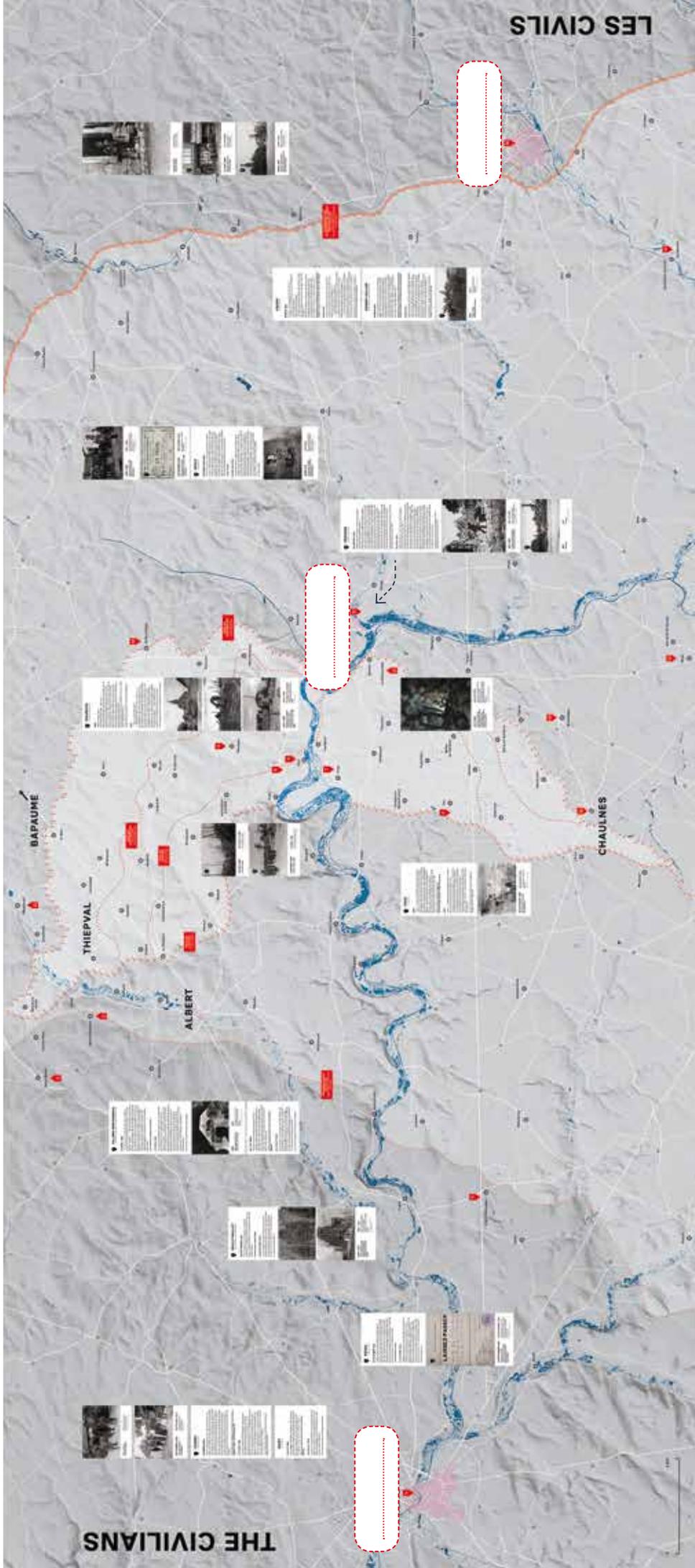


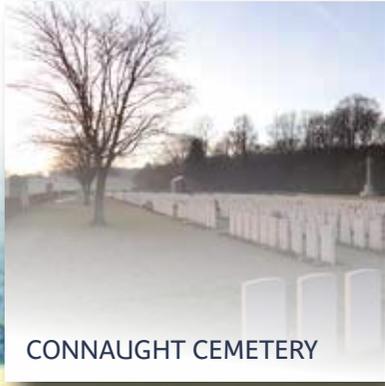
Une activité peut être également proposée à partir d'une carte IGN et de photographies de Jean Forrat. Elle permettrait de montrer la réalité du front (mouvement, profondeur, impact sur les paysages...).

1 L'espace, la taille des écrans, ne permettent pas de réunir une classe entière dans cette salle pour mener l'activité. Il est conseillé de constituer plusieurs groupes répartis dans le musée : un groupe travaille sur la fresque de Joe Sacco, un autre dans la salle consacrée à l'aviation...

2 Journal de guerre 1914-1920 d'Henriette Thiesset, Ed. Encreage, 2012

Document de travail





CONNAUGHT CEMETERY



ULSTER TOWER
MÉMORIAL À LA 36^E DIVISION

BOIS DE THIEPVAL



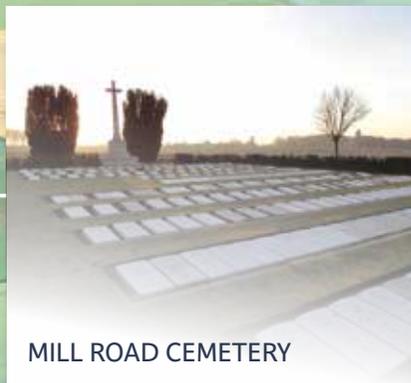
MÉMORIAL
À LA 18^E DIVISION



MÉMORIAL DE THIEPVAL



Quelques lieux
de mémoire autour
de Thiepval



MILL ROAD CEMETERY



CENTRE D'INTERPRÉTATION
ET MUSÉE DE SITE
DE THIEPVAL



Bibliographie

- Xavier Hanotte,
Derrière la colline,
éd. Belfond, 2014.
- Gavin Stamp,
The Memorial to the Missing of the Somme,
éd. Profile Books Ltd (2016).

Remerciements

- Le Conseil départemental de la Somme,
- Séverine Mordacq, présidente de l'association de l'Historial de la Grande Guerre, et Hervé François, directeur du musée, qui nous font confiance et nous donnent la possibilité et les moyens de mener de tels projets,
- Marie-Pascale Prévost-Bault, conservateur en chef des musées départementaux,
- Les personnels de l'Historial de la Grande Guerre et tout particulièrement : Lucie Balin (chargée de mission), Christine Cazé (documentaliste), Yves Gland (responsable multimédia), Amandine Gourguechon (chargée de communications & médias), Vincent Laude (responsable du centre d'interprétation de Thiepval), Nathalie Legrand (documentaliste), et Emilie Simon (chargée des projets muséographiques),
- Yazid Medmoun, photographe,
- Olivier Damiens, pour la conception graphique de ce cahier.

Et, pour leurs aimables autorisations :

- Christopher Burns, Belfast City Council,
- La CWGC, et notamment Carl Liversage,
- Alain Fuzelier, Éditions Encrege
- Xavier Hanotte, écrivain,
- Pam et Ken Linge, auteurs de la base « Missing of the Somme » (consultable au centre d'interprétation de Thiepval),
- Kevin Robertson, arrière-petit-fils de Jean Forrat,
- Joe Sacco, journaliste-auteur.

Crédits :

- Cartographie et images 3D : Yves Gland
Les QR codes des pages 25, 47 et 55 donnent accès à des cartes ou des plans animés, également accessibles à partir de http://historial-14-18.com/cahier_service_educatif
- Photographies : Yazid Medmoun

SERVICE ÉDUCATIF educ@historial.org | 03.22.83.54.14 (ligne directe)

- Jean-François BIREBENT, Gautier DIRSON, Laurent MARIAUD, Christophe THOMAS, enseignants détachés de l'Éducation nationale,
- Catherine MOUQUET, secrétaire



« Thiepval, Somme, jeudi 1^{er} juillet 1948.

Les pneus crissent sur les graviers. Me voici arrivé. Je laisse le vélo près de l'entrée, ôte ma casquette. La lumière décline, le monument découpe sa silhouette noire sur un ciel de nacre.

Dans les haies, des merles sifflent. C'est l'heure la plus belle, quand le soleil flamboie entre les piliers de l'arche, puis s'enfonce derrière la forêt d'où, trente-deux ans plus tôt, nous sommes tous partis. Les noms sont arrivés, les corps sont restés en bas, la terre les a pris. Soixante-mille tués et blessés en un peu plus de dix heures... »

XAVIER HANOTTE, DERRIÈRE LA COLLINE

les cahiers
de l'Historial

2€

ISBN 978-2-9540372-5-7



9 782954 037257